



L'évolution de la représentation de la schizophrénie au cinéma de 1960 à nos jours : entre stigmatisation et déconstruction des stéréotypes

Alexia Martin

► To cite this version:

Alexia Martin. L'évolution de la représentation de la schizophrénie au cinéma de 1960 à nos jours : entre stigmatisation et déconstruction des stéréotypes. Sciences de l'information et de la communication. 2020. dumas-03620063

HAL Id: dumas-03620063

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03620063>

Submitted on 25 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Mémoire de Master 2

Mention : Information et communication

Spécialité : Communication Médias

Option : Médias, innovation et création

L'évolution de la représentation de la schizophrénie au cinéma de 1960 à nos jours

Entre stigmatisation et déconstruction des stéréotypes

Responsable de la mention information et communication
Professeure Karine Berthelot-Guiet

Tuteur universitaire : Olivier Aïm

Nom, prénom : MARTIN Alexia

Promotion : 2019-2020

Soutenu le : 24/09/2020

Mention du mémoire : Très bien

Remerciements

Je tiens à remercier Olivier Aim et Audrey Bauduin pour leur suivi et leurs conseils dans le cadre de la réalisation de ce mémoire.

Je remercie également mon père, Jacques Rousseau, de m'avoir transmis le goût du cinéma.

J'ai une attention particulière à Farina Malik qui m'a apporté son soutien durant cette année de reconversion.

Enfin, mes remerciements s'adressent également au Dr Daniel Perdomo qui a accepté mon interview au sujet de la schizophrénie et de sa représentation au cinéma.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	4
PARTIE I : LES MULTIPLES REPRESENTATIONS DES MALADIES MENTALES DANS LES ARTS, EXEMPLES DE LA LITTERATURE ET DU CINEMA	14
1. LA FASCINATION DE LA LITTERATURE POUR LES MALADIES MENTALES : DE ERASME A ANDRE BRETON	14
a) La contribution de la littérature à la description des maladies mentales	14
b) Traitement littéraire de la schizophrénie : la réalité comme première source d'inspiration	17
2. LE TRAITEMENT DE LA SCHIZOPHRENIE AU CINEMA : BREF PANORAMA DE L'EVOLUTION DES REPRESENTATIONS ET CINEGENIE DE LA MALADIE	19
a) La perspective évolutive de la représentation de la schizophrénie au cinéma : du <i>Cabinet du Docteur Caligari</i> à <i>Joker</i>	20
b) L'intérêt de l'industrie cinématographique pour la schizophrénie	29
PARTIE II : L'ASSOCIATION DE LA SCHIZOPHRENIE AUX COMPORTEMENTS VIOLENTS ET DANGEREUX ET ENTRETIEN DE LA CONFUSION AVEC LES TROUBLES DISSOCIATIFS DE L'IDENTITE	42
1. LES COMPORTEMENTS VIOLENTS ET DANGEREUX : COMPAGNONS DE CINEMA DE LA SCHIZOPHRENIE	42
a) L'association de la schizophrénie à des comportements violents et dangereux	42
b) Les conséquences de la stigmatisation de la schizophrénie au cinéma sur les représentations sociales	48
2. L'ENTRETIEN DE LA CONFUSION ENTRE LA SCHIZOPHRENIE ET LES TDI ET LES CRITIQUES ENGENDREES	51
a) La relation cinématographique entre troubles dissociatifs de l'identité et schizophrénie	51
b) L'essor des contestations sociales	55
PARTIE III : LA MISE EN AVANT DE SCHEMAS SOCIAUX ET FAMILIAUX DYSFONCTIONNELS ET ROLE DE LA SOCIETE DANS L'EXISTENCE DE LA SCHIZOPHRENIE	60
1. LA PRESENCE DE SCHEMAS FAMILIAUX ET SOCIAUX DYSFONCTIONNELS	61
a) Schémas familiaux et sociaux dysfonctionnels : principaux éléments déclencheurs de la schizophrénie	61
b) Les conséquences de la mise en avant des schémas familiaux et sociaux dysfonctionnels sur le spectateur	65
2. DE L'IMPORTANCE DE L'AMOUR DANS L'EMERGENCE ET LA GUERISON DE LA SCHIZOPHRENIE	68
a) L'absence d'amour : élément central de l'émergence de la schizophrénie ?	68
b) « L'amour » comme facteur de guérison de la schizophrénie	70
CONCLUSION	73
BIBLIOGRAPHIE	78
ANNEXE 1	79
ANNEXE 2	93

INTRODUCTION

Le 28 décembre 1895, les frères Auguste et Louis Lumière projetèrent avec leur cinématographe une série de dix films d'environ une minute chacun dont le premier fût le fameux « Sortie des usines ». Le cinéma, abréviation de cinématographe, du grec Kinema, « mouvement » et graphein, « écrire », était officiellement né.

Le présent mémoire traitera du cinéma de fiction, sous l'angle de l'évolution de sa représentation de la schizophrénie, car c'est le genre de cinéma qui a la plus grande portée, qui réalise les meilleures recettes et qui est ainsi le plus à même de construire des croyances au sein d'une population par rapport aux sujets qu'il aborde.

En 2020, le cinéma célèbre ses cent vingt-cinq années d'existence. Cet art qui conjugue audio et visuel, s'est très rapidement intéressé aux sujets sociétaux dont font partie les maladies mentales, en particulier la schizophrénie, qui sont progressivement devenues des objets cinématographiques à part entière.

Une maladie mentale est « un ensemble de dérèglements au niveau des pensées, des émotions et/ou du comportement qui reflètent un trouble biologique, psychologique ou développemental des fonctions mentales »¹. Elle est associée à « la folie » qui « (...) n'est autre chose que le désordre ou le défaut d'accord des impressions ordinaires² ». Il y a dans ces deux notions l'idée sous-jacente qu'un « fou », un « malade mental » est une personne qui évolue à l'écart de la norme sociale³ et qui souffre psychiquement.

La schizophrénie, terme inventé en 1911 par le psychiatre Eugen Bleuler, découle de la juxtaposition des mots « séparation » et « esprit ». Il s'agit d'une maladie grave, touchant particulièrement les jeunes adultes, et qui se définit comme étant « une pathologie psychiatrique chronique complexe qui se traduit schématiquement par une perception perturbée de la réalité, des manifestations productives, comme des idées délirantes ou des hallucinations, et des manifestations passives, comme un isolement social et relationnel. En pratique, elle peut

¹ <https://ampq.org/info-maladie/quest-ce-quune-maladie-mentale/#:~:text=Une%20maladie%20mentale%20est%20un,ou%20d%C3%A9veloppemental%20des%20fonctions%20mentales.>

² Pierre-Jean-Georges Cabanis, Rapports du physique et du moral de l'homme, 1808, page 90

³ Jean-Paul Arveiller, Folie, maladie mentale et souffrance psychique, dans Psychiatrie et folie sociale, 2006, pages 97 à 114

être très différente d'un patient à l'autre, selon la nature et la sévérité des différents symptômes qu'il présente ⁴». Son émergence serait en partie due à l'existence de « facteurs génétiques et de stress psychologiques et environnementaux qui créerait une vulnérabilité, permettant le développement des troubles ⁵».

Les représentations sociales sont, quant à elles, des croyances et des opinions qui reflètent le point de vue d'une communauté à un temps T⁶. Il peut leur être associé la notion d'évolution étant donné qu'elles sont des photographies d'un instant T. Elles sont donc vouées à se modifier en fonction des époques et d'une géographie.

Selon la définition du Larousse, « stigmatiser » est le fait de « dénoncer, critiquer publiquement quelqu'un ou un acte que l'on juge moralement condamnable ou répréhensible⁷». Historiquement « le stigma » était associé, dans la Grèce Antique, à une marque physique (fer sur la peau) permettant d'identifier les esclaves et les soldats et de ce fait, qui indiquait leur appartenance à un statut social inférieur⁸. Il appert de cette explication historique que la stigmatisation est difficilement effaçable, voire marque à vie. Déconstruire une stigmatisation établie apparaît donc compliqué, comme nous pourrions l'observer dans le corps de ce mémoire.

Les stéréotypes se définissent comme « une caractérisation symbolique et schématique d'un groupe qui s'appuie sur des attentes et des jugements de routine »⁹.

Le corpus du présent mémoire est constitué de films anglais et américains, sortis entre 1963 et 2019.

Le monde a beaucoup évolué entre ces deux dates et il me semble pertinent d'étudier l'évolution des messages et des techniques cinématographiques par rapport au sujet de la représentation de la schizophrénie. L'étude des films réalisés à des périodes différentes est intéressante afin d'établir des comparaisons nécessaires à la démonstration de l'évolution, ou de la non évolution des représentations cinématographiques de la schizophrénie. Il sera par ailleurs fascinant

⁴ <https://www.inserm.fr/information-en-sante/dossiers-information/schizophrenie>

⁵ Céline Brean, Raphael Gourevitch, Aude Caria, Schizophrénie(s), rapport de 2016

⁶ Michel Boutanquoi, Compréhension des pratiques et représentations sociales : Le champ de la protection de l'enfance, Dans La revue internationale de l'éducation familiale 2008/2 (n° 24), pages 123 à 135 et Marine Raimbaud, Du cinéma à l'hôpital : étude des représentations de la schizophrénie, 2016.

⁷ Définition du Larousse : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/stigmatiser/74714>

⁸ Marine Raimbaud, Du cinéma à l'hôpital : étude des représentations de la schizophrénie, 2016.

⁹ Définition de la notion par le Larousse :

<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/st%C3%A9r%C3%A9otype/74654>

d'observer comment des faits sociaux d'une époque antérieure à celle d'aujourd'hui raisonnent toujours actuellement.

Le choix de dix films uniquement anglo-saxons qui constituent le corpus se justifie par le fait que c'est aux Etats-Unis et en Angleterre que j'ai pu trouver les films qui servent au mieux mon propos. Les films anglo-saxons sont également ceux qui sont les plus plébiscités par le public et sont ainsi en mesure d'avoir une influence plus importante sur les représentations sociales des sujets qu'ils traitent que ceux provenant d'autres pays.

« La stigmatisation des personnes schizophrènes reste importante dans notre société, et elle est en partie liée aux informations véhiculées par les médias, notamment le cinéma. L'assimilation individuelle de représentations majoritairement négatives est à l'origine du développement de stéréotypes »¹⁰. Il appert de cette citation que le cinéma, médium puissant par sa popularité¹¹ et sa large diffusion, participe à forger une certaine perception des spectateurs par rapport aux sujets de société qu'il aborde. La schizophrénie est devenue un des sujets de prédilection du septième art du fait de sa complexité, de ses phases d'excitation, de délire, qui offre la possibilité d'un traitement visuel et sonore riche et varié et par conséquent une cinégénie importante.

Il est intéressant d'observer dans quelle mesure le cinéma, qui est un art qui s'écoute et qui se regarde, représente à différentes époques la maladie qu'est la schizophrénie et de quelle manière les représentations qui en sont faites influencent les perceptions et comportements humains vis-à-vis de ce déséquilibre mental.

Le traitement médiatique de la schizophrénie par le biais du cinéma plutôt que par celui d'un autre art s'impose naturellement à moi dans le cadre de l'écriture de ce mémoire par la passion que je voue au septième art et à la complexité de ses techniques (scénaristiques, visuelles, auditives) auxquelles je suis particulièrement sensible.

¹⁰ S. Cervello, S. Arfeuillère, A. Caria, Schizophrénie au cinéma : Représentations et actions de ²déstigmatisation, février 2017

¹¹ https://www.cnc.fr/professionnels/actualites/frequentation-des-salles-de-cinema-en-2019--deuxieme-plus-haut-niveau-depuis-53-ans--2133-millions-dentrees-en-2019_1104665#:~:text=En%202019%2C%20la%20fr%C3%A9quentation%20des,des%20200%20millions%20d'entr%C3%A9es.

En 2019, un film a particulièrement marqué la mémoire des spectateurs, dont la mienne : *Joker* de Todd Philips.

Ce film est le premier de l'univers DC Comics à prendre la forme d'un film d'auteur sombre, dans lequel est racontée la transformation d'Arthur Fleck, un clown de rue dépressif, à tendance schizophrénique, méprisé et violenté par la société, en un véritable leader violent, le Joker, d'un mouvement de protestation qui le dépassera.

Ce film, qui a été un véritable succès engrangeant plus d'un milliard de dollars de recettes dans le monde¹², a été globalement bien accueilli mais a également divisé la critique : certains y ont vu une apologie de la violence¹³, d'autres ont préféré se concentrer sur la remise en question que ce film permet en mettant en avant la responsabilité de la société dans son ensemble (environnement familial et professionnel, les citoyens de manière générale, la filière médicale, les médias...) dans le mal-être conduisant certaines personnes à commettre l'irréparable.

Le cinéma questionne, dérange parfois. Le succès retentissant de *Joker*, ses nombreuses critiques, négatives ou dithyrambiques, montrent la puissance et l'impact du cinéma sur l'ensemble de la société et l'importance de ce qu'il véhicule auprès de celle-ci. C'est une des raisons qui en fait, selon moi, un objet d'étude intéressant.

Le visionnage de *Joker* a été une véritable révélation pour moi et m'a conduit à entreprendre une comparaison avec d'autres films traitant de la maladie mentale et en particulier de la schizophrénie. Il m'est apparu pertinent de distinguer les différents traitements que fait le cinéma de cette maladie qui « se manifeste cliniquement par des épisodes aigus associant délire, hallucinations, troubles du comportement et par la persistance de divers symptômes chroniques pouvant constituer un handicap. Elle concerne environ 0,7% de la population mondiale et 600 000 personnes en France ¹⁴ ». Les différents traitements de la schizophrénie par le cinéma sont intrinsèquement liés aux périodes diverses durant lesquelles les films sont tournés.

De nombreux écrits existent concernant le lien qu'entretient le cinéma avec la schizophrénie. Dans le cadre de ce mémoire, ceux des praticiens de la filière médicale qui analysent ce lien ou

¹² <https://www.boxofficepro.fr/joker-franchit-le-milliard-de-dollars-de-recettes/>

¹³ <https://www.courrierinternational.com/article/controverses-le-film-joker-est-il-dangereux>

¹⁴ Professeur Llorca P.M: La schizophrénie. Encyclopédie Orphanet, janvier 2004.
<http://www.orpha.net/data/patho/FR/fr-schizo.pdf>

non seront étudiés¹⁵ mais aussi ceux des universitaires et professionnels des médias¹⁶. Pour certains, le cinéma participe à améliorer la compréhension et la vision de la population sur les maladies mentales, pour d'autres il dessert ces maladies en favorisant leur stigmatisation.

La vérité ne se trouverait-elle pas entre ses deux affirmations¹⁷?

En étudiant le traitement de la schizophrénie par le cinéma et ses conséquences sociales, la problématique suivante m'est apparue comme une évidence :

Dans quelle mesure la représentation de la schizophrénie dans le cinéma anglo-saxon a-t-elle évolué des années 60 à nos jours ?

Cette formulation invite à penser que le cinéma crée et continue à créer des représentations sociales de la maladie mais qu'il reflète également des représentations existantes. C'est la manière dont il navigue entre la réalité qu'il crée et celle qui existe (qu'il confirme ou non) qu'il est intéressant d'observer et d'analyser. L'objet d'étude médical et social qu'est la schizophrénie est une thématique qui s'est imposée au cinéma et qui s'est transformée en objet médiatique à l'importance considérable, vecteur de représentations, qui évoluent à l'image de la société, et qui sont à l'origine de perceptions sociétales de la maladie. C'est ainsi l'évolution de la représentation de la schizophrénie en tant qu'objet médiatique, cinématographique et ses conséquences sur la population en général qui sera étudié dans le cadre du présent mémoire.

Cet objet d'étude semble socialement intéressant comme évoqué quelques lignes auparavant mais revêt également une importance universitaire, personnelle et professionnelle. Universitaire car le cinéma étant un médium, qui par essence est un moyen qui permet la transmission d'une information, interroge sur ses techniques de communication, de narration et leurs conséquences sociales.

En analysant l'industrie cinématographique, ce mémoire s'ancre nécessairement dans une réalité professionnelle.

¹⁵ Par exemple, Pierre -Michel Llorca : Schizophrénie et prévention, *Vie sociale et traitements* 2007/2 (n° 94), pages 47 à 52 ou le Dr Jean-Victor Blanc qui s'exprime dans : <https://www.franceinter.fr/societe/quand-le-cinema-nourrit-les-prejuges-sur-les-troubles-mentaux>

¹⁶ Gravel, J.-P. (2010). La folie au cinéma : voyage aux confins de la (dé)raison. *Ciné-Bulles*, 28 (3), 30–35.

¹⁷ Voir annexe 1 : 53,1% des personnes interrogées sur la représentation de la schizophrénie au cinéma estiment que celui-ci peut aider à mieux appréhender la maladie comme il peut participer à sa stigmatisation.

Enfin, personnellement, le sujet choisi reflète, comme initié précédemment, l'importance considérable que représente pour moi le cinéma et son évolution, tant au niveau des techniques qu'il utilise, des sujets qu'il aborde, qu'aux réflexions profondes qu'il permet de déclencher.

De la problématique énoncée découle trois hypothèses :

Hypothèse 1 :

Les représentations artistiques des maladies mentales, et en particulier de la schizophrénie, qui sont perçues par la société, incarnée par les lecteurs et les spectateurs, ont une influence sur la façon dont elles sont vues et comprises ou incomprises.

Les arts ont toujours eu un attrait pour le traitement du sujet des maladies mentales. Par exemple, la littérature, avant l'existence du cinéma, s'est emparée de ce sujet social sous différents angles et pour différentes raisons. Le cinéma s'est quant à lui inscrit dans cette continuité de traitement des maladies mentales par les arts et dont les représentations sont, comme nous le verrons, évolutives.

Hypothèse 2 :

Le cinéma participe à une représentation stéréotypée de la schizophrénie en l'associant à des comportements violents et dangereux et en entretenant la confusion entre cette maladie et les troubles dissociatifs de l'identité.

Le schizophrène est souvent représenté lorsqu'il est dans des phases de crises, où il délire ou encore répond à des pulsions incontrôlables. Les moments d'accalmie, avant et après crise, sont rarement abordés car l'intérêt est de faire du sensationnel, d'offrir du spectacle, d'horrifier le public alors que celui-ci serait favorable à des films proposant davantage d'éléments de compréhension sur le psychisme du personnage schizophrène¹⁸.

¹⁸ 84,4% des personnes interrogées pour le questionnaire ne sont pas intéressées par les phases délirantes et préféreraient voir des films qui s'intéressent à la psychologie des personnages schizophrènes. Voir annexe 1.

Hypothèse 3 :

Le traitement cinématographique de la schizophrénie participe également à la déconstruction de la stigmatisation de la maladie.

Il sera question d'étudier les films qui s'intéressent au parcours social et familial du schizophrène avant d'évoquer l'importance de l'amour dans l'émergence et la guérison de sa maladie. Nous verrons quelles sont les évolutions dans le traitement de la représentation de la schizophrénie au cinéma et qui ont permis de faire passer le « fou » d'un statut de bourreau à celui de victime, permettant ainsi au spectateur de mieux appréhender la maladie mais aussi d'estomper sa peur vis-à-vis du malade au profit d'une réelle empathie.

Afin de nourrir les hypothèses citées, dix films constituent le corpus.

Ils ont pour points communs d'être anglais ou américains et d'aborder la schizophrénie sous différents angles des années 1960 à nos jours. Du fait de la période de référence étendue des films du corpus, une importance particulière sera accordée à la question de la perspective temporelle, évolutive, des représentations de la maladie à travers des époques et des genres de films différents.

Le premier film, dans un ordre chronologique de sortie au cinéma, *Shock Corridor*, 1963, du cinéaste américain Samuel Fuller, raconte l'histoire du journaliste John Barrett qui, décidé à remporter le prix Pulitzer, se fait admettre dans un asile psychiatrique dans lequel un meurtre a été commis afin d'y retrouver l'assassin. Il y perdra la raison.

Répulsion, 1965, film britannique de Roman Polanski, suit la descente aux enfers de la jeune manucure Carol Ledoux, schizophrène, de nature introvertie, dont le trouble mental, qui va s'accroître au fur et à mesure de l'avancée du film, va la plonger inexorablement dans une spirale meurtrière sans retour.

En 1971, *Family Life*, du britannique Ken Loach, relate l'histoire de Janice Baidon, schizophrène de 19 ans, faisant face à des conflits familiaux, qui après plusieurs séjours à l'hôpital finit par subir des électrochocs.

Shining, film américain de Stanley Kubrick, sort sur les écrans en 1980. Un écrivain en panne d'inspiration, Jack Torrance, est engagé l'hiver, dans un endroit isolé du Colorado, comme gardien à l'Overlook hotel. Son fils, Danny, doté d'un don de médium ainsi que sa femme, Wendy, séjournent avec lui dans l'hôtel. Peu à peu, Jack sombre dans la schizophrénie et développe des pulsions meurtrières.

Dans *Clean, Shaven*, 1993, film américain de Lodge Kerrigan, nous suivons Peter Winter, schizophrène qui s'échappe d'un asile afin de rechercher désespérément sa fille, dont il a perdu la garde, et qui dans sa quête commet des actes irrationnels de violence contre lui-même et peut-être contre des personnes sans défense : des enfants. Pendant ce même temps, la police locale est à la recherche d'un tueur d'enfants dont on ne saura jamais vraiment l'identité.

En 2001, dans *Un homme d'exception*, le réalisateur américain Ron Howard s'intéresse au parcours brillant du mathématicien et économiste de génie John Nash, schizophrène paranoïaque, dont l'amour de son épouse a été l'une des clés de l'acceptation et du contrôle de sa maladie.

Take Shelter, 2011, de Jeff Nichols, raconte l'histoire de l'américain Curtis LaForche, père et mari aimant, qui en proie à des hallucinations et persuadé de l'imminence de la fin du monde, construit un abri pour protéger les siens.

En 2011 également, Darren Aronofsky réalise le film américain *Black Swan* dans lequel le spectateur suit le destin funeste de Nina, danseuse étoile introvertie, qui, choisie pour interpréter à la fois le cygne blanc et le cygne noir du Lac des cygnes de Tchaïkovski, devient schizophrène.

The Voices, film américano-allemand de Marjane Satrapi, réalisé en 2014, met en scène un employé schizophrène d'usine de baignoires, Jerry Hickfang, qui croit entendre et voir son chien et son chat lui parler. Le second le pousse à commettre des meurtres alors que le premier incarne la voix de la raison.

Enfin, *Joker*, 2019, de Todd Philipps, clôture la liste des films faisant partie du corpus.

Pour répondre au mieux à la problématique posée, je souhaiterais développer une méthodologie pluridisciplinaire : l'analyse de films couplée à celle des discours et écrits des professionnels

de la fonction médicale et à celle des universitaires et professionnels issus du monde médiatique.

Par ailleurs, un questionnaire sociologique à destination de spectateurs de tous les âges ayant ou non vu des films traitant de la schizophrénie permettra de saisir leur vision de cette maladie et l'influence que le cinéma exerce sur eux dans la construction de leur rapport avec celle-ci. Finalement, avec la sémiologie, je porterai une attention à la symbolique des images et des sons que le cinéma met en avant dans le traitement de la schizophrénie.

PLAN

Première hypothèse : les représentations artistiques, par la littérature et le cinéma, des maladies mentales, et en particulier de la schizophrénie, qui sont perçues par la société, incarnée par les lecteurs et les spectateurs, ont une influence sur la façon dont celles-ci sont vues, comprises ou incomprises. Nous verrons dans quelle mesure cette influence fluctue, évolue, en fonction des diverses périodes durant lesquelles les œuvres littéraires et cinématographiques sont réalisées.

Partie 1 : les multiples représentations des maladies mentales dans les arts, exemples de la littérature et du cinéma.

1. La fascination de la littérature pour les maladies mentales : de Erasme à André Breton
 - a) La contribution de la littérature à la description des maladies mentales
 - b) Traitement littéraire de la schizophrénie : la réalité comme première source d'inspiration
2. Le traitement de la schizophrénie au cinéma : bref panorama de l'évolution des représentations et cinégénie de la maladie
 - a) La perspective évolutive de la représentation de la schizophrénie au cinéma : du *Cabinet du Docteur Caligari* à *Joker*

- b) L'intérêt de l'industrie cinématographique pour la schizophrénie

Deuxième hypothèse : le cinéma participe à une représentation stéréotypée de la schizophrénie en l'associant à des comportements violents et dangereux et en entretenant la confusion entre cette maladie et les troubles dissociatifs de l'identité (TDI).

Partie 2 : l'association de la schizophrénie aux comportements violents et dangereux et entretien de la confusion avec les TDI.

1. Les comportements violents et dangereux : compagnons de cinéma de la schizophrénie

- a) L'association de la schizophrénie à des comportements violents et dangereux
- b) Les conséquences de la stigmatisation de la schizophrénie au cinéma sur les représentations sociales

2. L'entretien de la confusion entre la schizophrénie et les troubles dissociatifs de l'identité

- a) La relation cinématographique entre les troubles dissociatifs de l'identité et la schizophrénie
- b) L'essor des contestations sociales

Troisième hypothèse : le traitement cinématographique de la schizophrénie participe à la déconstruction de la stigmatisation de la maladie.

Partie 3 : la mise en avant de schémas familiaux et sociaux dysfonctionnels et rôle de la société dans l'existence de la schizophrénie.

1. La présence de schémas familiaux et sociaux dysfonctionnels

- a) Schémas familiaux et sociaux dysfonctionnels : principaux éléments déclencheurs de la schizophrénie
- b) Les conséquences de la mise en avant des schémas familiaux et sociaux dysfonctionnels sur le spectateur

2. De l'importance de l'amour dans l'émergence et la guérison de la schizophrénie
 - a) L'absence d'amour : élément central de l'émergence de la schizophrénie ?
 - b) L'amour comme facteur de guérison de la schizophrénie

Partie I : les multiples représentations des maladies mentales dans les arts, exemples de la littérature et du cinéma

La littérature et le cinéma ont toujours porté un grand intérêt aux maladies mentales dont la schizophrénie fait partie. Les arts s'inspirent et rendent compte « des croyances et des représentations d'une époque, d'un lieu et d'une culture. Rien n'est totalement gratuit ou imaginé »¹⁹. Le monde a évolué entre 1960 et 2019 et les arts avec lui.

Le septième art s'inspire de ses prédécesseurs et particulièrement de la littérature dont il a adapté un certain nombre d'œuvres.

Il sera ainsi question dans cette partie d'étudier la place que tient la littérature dans les représentations des maladies mentales avant de s'intéresser à l'influence qu'elle exerce sur le cinéma et au traitement évolutif que ce dernier consacre à la schizophrénie.

1. La fascination de la littérature pour les maladies mentales : de Erasme à André Breton

- a) La contribution de la littérature à la description des maladies mentales

Un certain nombre d'œuvres littéraires traitent des maladies mentales. C'est un sujet qui est représenté artistiquement depuis très longtemps. La littérature contribue ainsi aux représentations sociales de ces maladies.

¹⁹ La psychiatrie et le cinéma, une image en miroir, Édouard Zarifian, Les Tribunes de la santé 2006/2 (n° 11), pages 39 à 45

En 1511, durant la Renaissance, le théologien et philosophe Erasme publie l'essai *Eloges de la folie*. La Folie est incarnée par un personnage allégorique, représentée par une femme, qui prend la parole et s'oppose à la Raison, son adversaire, qu'elle juge bien sûre d'elle-même. Cette satire sociale contre le dogmatisme en vigueur critique notamment certaines professions de l'époque et argumente sur les bienfaits de la folie, présentée comme une sœur de la raison, et indissociée de l'humanité²⁰.

La folie, par ce texte, est réhabilitée, mise à l'honneur. La sortie du livre a été couronnée de succès à son époque, ce qui montre la portée que peut revêtir les arts sur les populations et en particulier lorsqu'ils abordent des sujets sociaux.

En 1886 et 1887 sont publiées les versions 1 et 2 du *Horla* de Guy de Maupassant. Dans la deuxième version qui se présente sous la forme d'un journal intime, un homme, jamais nommé, victime de visions hallucinatoires, est persuadé qu'une créature mystérieuse lui rend visite la nuit, le Horla. Le narrateur, rongé par la schizophrénie, se déconnecte du monde, plonge dans la solitude, perd la conscience des autres, comme en atteste la mort de ses domestiques à la fin de l'œuvre dans l'incendie qu'il provoque afin d'échapper à l'emprise du Horla. Le doute envahit peu après le personnage qui pense alors que le Horla, être invisible et intangible, est peut-être immortel. Les dernières paroles qu'il prononce « *Non... non... sans aucun doute, sans aucun doute... il n'est pas mort... Alors...alors... il va donc falloir que je me tue, moi ! ...* » semble indiquer que la seule échappatoire à sa maladie mentale est le suicide.

Cette vision des troubles mentaux, bien moins positive que celle véhiculée par Erasme, décrit de manière très précise, presque chirurgicale, la violence qu'ils représentent pour ceux qui en sont atteints et participe ainsi à une représentation de ces troubles vis-à-vis du lectorat.

La représentation de la folie par Erasme et par Maupassant n'est pas la même, elle a évolué. Cette évolution semble davantage liée aux rapports personnels qu'entretiennent les auteurs avec les troubles mentaux qu'aux époques auxquelles ils ont écrit leurs œuvres.

²⁰ Jean-Louis Bonnat, Gérard de Nerval » un précurseur du « stade du miroir » (ou l'irraison de la psychose, au service de la raison du gouvernement politique, « Le Roi de Bicêtre »), dans *Cliniques méditerranéennes* 2001/2 (n° 64), pages 273 à 284



Le Désespéré, 1843-1845, Gustave Courbet, première de couverture de la version de poche du *Horla*

En 1930 paraît *L'immaculée Conception* de André Breton et Paul Eluard. Ce recueil qui se décompose en quatre parties distinctes les unes des autres²¹, consacre à l'une d'entre elles, « *Les Possessions* » une plongée dans cinq délires établis par la psychiatrie via leur simulation. Dans cette partie, composée de cinq poèmes en prose dont l'un correspond au diagnostic de la schizophrénie²², les auteurs souhaitent prouver que la frontière entre le langage des prétendus fous et celui des poètes est très mince et que la psychiatrie traditionnelle est responsable de la diabolisation du langage des premiers. Cette pensée est radicalement nouvelle pour l'époque. En effet, les deux écrivains invitent à penser la folie différemment, de manière positive en proposant une présentation « des simulations de discours de maladies mentales. Les troubles du langage fournissent dès lors le matériau premier de la création poétique et constituent une sorte de réservoir d'innovation formelle²³ ». La folie est considérée ici comme une source de création.

²¹ Le livre se compose de « L'Homme », de « Les Possessions » ; de « Les Méditations » et de « Le Jugement originel ».

²² Le poème en question est : « Essai de simulation de la démence précoce »

²³ Annouck Cape, *Les frontières du délire. Écrivains et fous au temps des avants-gardes*, 2011, page 141

Paul Eluard et André Breton mettent « en lumière les affinités d'une certaine modernité littéraire et artistique en général – et du surréalisme en particulier qui s'est largement construit contre la tyrannie de la Raison et de la Logique – avec certaines formes d'expression délirantes des « insensés » »²⁴.

En 1934, F.Scott Fitzgerald publie aux Etats-Unis son quatrième livre *Tendre est la nuit*. Il y relate l'histoire de Rosemary Hoyt, une jeune actrice hollywoodienne qui, séjournant sur la Côte d'Azur, fait la connaissance d'un couple de rêve, en apparence, formé par Dick et Nicole Diver avant de tomber sous le charme de Dick. Nous apprendrons de quelle manière leur relation a débuté : Nicole, schizophrène, a été soignée par Dick. Ce livre qui est le reflet de la vie d'entre les deux guerres offre également une vision d'une des raisons possibles de l'émergence de cette maladie, à savoir un schéma familial dysfonctionnel. Nicole a en effet été victime d'un viol commis par son père. Le livre esquisse également, en nuance, les contours d'une possible guérison avec le personnage de Dick par le biais de l'amour et de l'attachement qu'il porte à Nicole (et inversement), dont l'état s'améliore au fur et à mesure du récit, pendant que celui de Dick se détériore.

Ces quelques exemples d'une littérature traitant des troubles mentaux montrent le lien entre la perception d'une époque sur un même sujet et celle des écrivains. Dans un certain nombre de cas, les écrivains eux-mêmes ont un historique personnel avec les troubles mentaux abordés dans leurs œuvres et qui leur sert à véhiculer le plus fidèlement possible leur représentation à la société.

b) Traitement littéraire de la schizophrénie : la réalité comme première source d'inspiration

Comme vu précédemment, la littérature peut puiser son inspiration dans des réalités sociales. Cela est particulièrement le cas lorsque les auteurs d'une œuvre expérimentent ou ont expérimenté eux-mêmes, de plus ou moins près, la réalité de ce qu'est une maladie mentale. Leurs écrits sont ainsi intrinsèquement liés à leur vie personnelle.

²⁴ Philippe Chardin. " N'est pas fou qui veut " ? La simulation des délires mentaux par André BRETON et par Paul ELUARD dans " Les Possessions ", *Revue d'histoire littéraire de la France*, Presses universitaires de France (PUF), pages 653-665, 2011

Aurélia ou le Rêve et la Vie de Gérard de Nerval paraît en 1855. Ce livre inachevé relate à la manière d'un journal les hallucinations de l'auteur, afin de composer une espèce d'étude médicale, clinique sur ses troubles mentaux et qui fait pour lui office d'une réhabilitation de son statut d'écrivain que la communauté littéraire de l'époque considérait comme ayant disparu. « Le récit est mis en chantier lors de son premier séjour dans la clinique du docteur Blanche à Passy (du 27 août 1853 au 27 mai 1854). Nerval souffre alors de graves altérations de la personnalité, de troubles indubitablement psychiatriques composés d'épisodes délirants sur fond de dépression grave »²⁵. Il existe donc un parallèle, un effet miroir entre les troubles mentaux de l'auteur et ceux détaillés dans son récit. Son œuvre impose des rapports entre création et folie en considérant notamment que la seconde est le support à « l'invention du langage poétique »²⁶. En cela son œuvre se rapproche de celle d'André Breton et de Paul Eluard.

Guy de Maupassant avouait « Et quand je me tais, mes oreilles sont blessées par un bourdonnement étrange qu'on dirait émis par plusieurs voix humaines parlant à la fois au fond d'une cave »²⁷.

Il appert de cette citation que l'écrivain était en proie à des hallucinations auditives, un des symptômes les plus courants de la schizophrénie²⁸, qu'il a développées au travers de sa consommation de drogues : opium, cannabis ou encore éther. Les descriptions des phénomènes schizophréniques qui parsèment *Le Horla* sont donc au plus proche de la réalité et offrent ainsi une description précise et réaliste de certains symptômes de la maladie.

Le Horla est intrinsèquement lié à la vie de l'auteur, en proie aux mêmes troubles que ceux du Narrateur. Comme lui, il a d'ailleurs également pensé au suicide²⁹.

Aux Etats-Unis, pour écrire *Tendre est la nuit*, F. Scott Fitzgerald s'est également inspiré de sa vie personnelle et notamment des années qu'il a passées sur la côte d'Azur et de sa femme Zelda, atteinte de schizophrénie³⁰.

²⁵ Philippe Spoljar, *Aurélia ou le Rêve et la Vie*, de Gérard de Nerval

La figure de la Mère dans un délire de filiation dans *Le Divan familial*_2013/2 (N° 31), pages 167 à 179

²⁶ Clément Fromentin, Nerval en ses diagnostics, dans *Journal français de psychiatrie* 2015/2 (n° 42), pages 48 à 54

²⁷ Fatiha Djilali-Messaoud, La psychose de Guy de Maupassant, dans *Connexions* 2015/1 (n° 103), pages 143 à 158

²⁸ <https://www.schizophrenie.qc.ca/fr/symptomes>

²⁹ <https://www.nicematin.com/faits-divers/le-suicide-loupe-de-maupassant-en-janvier-1892-a-antibes-8685>

³⁰ Michel Coddens, Zelda Fitzgerald, la flapper, dans *L'en-je lacanien* 2011/2 (n° 17), pages 141 à 163

André Breton qui a écrit « *Possessions* » avec le concours de Paul Eluard, a lui aussi côtoyé au plus près les maladies mentales. Il a en effet suivi des études de médecine durant lesquelles il a découvert les travaux sur la psychanalyse de Freud ; a demandé une affectation dans un centre psychiatrique à Saint-Dizier ; a rencontré Aragon à l'hôpital du Val-de-Grâce ou a encore exercé le métier de médecin durant la première guerre mondiale³¹.

Ces expériences de vie lui ont aussi certainement inspiré *L'Art des fous, la clef des champs*, œuvre dans laquelle il clame son admiration et son respect pour les « fous ». Il écrit : « Les mécanismes de la création artistique sont ici libérés de toute entrave. Par un bouleversant effet dialectique, la claustration, le renoncement à tous profits comme à toutes vanités, en dépit de ce qu'ils représentent individuellement de pathétique, sont ici les garants de l'authenticité totale qui fait défaut partout ailleurs et dont nous sommes de jour en jour plus altérés. »³²

André Breton semble associer génie et vérité absolue à la démence.

Les représentations des maladies mentales par les écrivains vont parfois à contre-courant de la bien-pensance et influent sur celles de la société. Dans tous les cas, elles ne laissent pas indifférentes.

Le cinéma, comme la littérature, dont il a tendance à s'inspirer, s'intéresse également aux troubles mentaux et propose des œuvres qui nourrissent les différentes représentations que la société a de ces troubles et qui sont, comme elle, sujette à des évolutions.

2. Le traitement de la schizophrénie au cinéma : bref panorama de l'évolution des représentations et cinégénie de la maladie

Le cinéma s'est intéressé très rapidement après sa naissance aux sujets sociaux dont les maladies mentales font partie. Il sera question ici de dresser un bref panorama historique (1922-2019) de la schizophrénie au cinéma qui montre les évolutions de la représentation avant de voir quelles sont raisons qui justifient l'intérêt du cinéma pour la maladie.

³¹ Gilbert Guiraud, André Breton médecin malgré lui, 2012

³² Philippe Brenot, Le génie et la folie, page 163, 2007

a) La perspective évolutive de la représentation de la schizophrénie
au cinéma : du *Cabinet du Docteur Caligari* à *Joker*

Le cinéma en 1920 est à ses balbutiements, il tâte et teste des nouvelles formes de narration, de nouveaux genres. La multiplication des films traitant des troubles mentaux est certainement dû au fait que les premiers films à avoir abordé ce sujet ont été des grands succès comme l'attestent ceux du *Cabinet du Docteur Caligari* et de *M le Maudit* de Fritz Lang.

Robert Wiene, réalise en 1922 l'un des chefs d'œuvre de l'expressionnisme³³ allemand : *Le Cabinet du Docteur Caligari*. Alors que des crimes sont commis dans une petite ville allemande, Francis, l'ami de Alan, la première victime de ces meurtres, suspecte le Dr Caligari d'utiliser le somnambule qu'il exhibe, Cesare, pour les perpétrer. En réalité, Francis souffre d'hallucinations et est interné dans un asile psychiatrique dont les internés et le Directeur servent à la construction de l'histoire qu'il a créé dans son esprit. Ce film novateur, au succès critique et public lors de sa projection à Berlin, est l'un des premiers à proposer une histoire racontée de la perspective du « malade mental » (point de vue subjectif) et joue sur les techniques offertes par l'expressionnisme cinématographique dont l'esthétisme présentant une réalité altérée participe à donner forme aux hallucinations : la déformation des habitations, des rues, des arbres ou des oppositions violentes du noir et du blanc par exemple. L'ensemble de ce décor visuel entièrement peint semble restituer le déséquilibre mental de Francis.

³³ L'expressionnisme cinématographique, né au début du XXème siècle en Allemagne, est une esthétique visionnaire, fondée sur l'accentuation ou la déformation de la réalité pour transmettre l'image et l'idée d'un monde torturé en proie au chaos, à la destruction et à la mort.



Le Cabinet du Docteur Caligari, Robert Wiene, 1920, décors déformés

La déshumanisation du « fou »

Le Cabinet de Docteur Caligari aborde la schizophrénie par le biais du film d'horreur, qui est le premier d'une longue liste de films qui utilisent ce genre pour traiter les troubles mentaux de manière générale : *Psychose* de Alfred Hitchcock, 1960 ; *Massacre à la tronçonneuse* de Tobe Hooper, 1974 ; *Shining* de Stanley Kubrick, 1980 ; *Maniac* de William Lustig, 1980 ; *Scream* de Wes Craven, 1996 ; *The Voices*, 2014, de Marjane Satrapi. Cette association de la maladie mentale au genre horrifique et/ou fantastique suscite un sentiment de peur du spectateur à l'égard du malade et de l'incompréhension puisqu'il éloigne le personnage schizophrène d'une réalité quotidienne et connue du public. Le plus souvent, cet éloignement, qui crée des représentations négatives de la maladie, semble ainsi empêcher le spectateur de se mettre à la place du malade et de ressentir de l'empathie à son égard. Dans *Maniac*, alors que le réalisateur montre quelque peu la solitude, les hallucinations, le mal-être ou encore les traumatismes d'enfance de Franck Zito entre deux crimes, ceux-ci sont peu nombreux, courts, et la violence extrême de ses pulsions meurtrières qui s'ensuivent ne permettent pas au spectateur de développer de l'empathie.

L'apparence physique du schizophrène, parfois laide, terrifiante, monstrueuse, participe également à un manque d'identification du public à sa personne. Franck Zito est balaféré,

imposant ; M a des expressions faciales qui peuvent effrayer ; Pete Winter porte les stigmates de ses troubles psychiques. Cette « monstruosité » du malade l'apparente à une bête dont on a des difficultés à comprendre la psyché qui n'est d'ailleurs peu voire pas évoquée dans les films horribles des années 20-30. A cette époque, le « fou » ne peut que faire peur en ne s'inscrivant dans aucune réalité tangible du point de vue du spectateur. Les films d'horreurs et fantastiques des années 70-80 comme *Maniac* ou encore *Shining* s'inscrivent dans une continuité de cette représentation du « fou » qui effraie. Les personnages semblent tuer de manière incontrôlable, sans mécanisme de pensée, participant à l'association du « malade mental » à un espèce de bête répondant à des instincts primaires.

Shining de Stanley Kubrick, film de 1980, traite des schizophrénies du personnage principal et de son fils, qui sont associées à des pulsions meurtrières. Le genre horrifique, comme dans *The Voices*, est utilisé, ce qui a des conséquences dans les représentations sociales qu'il véhicule des maladies qui y sont représentées : les « malades mentaux » font peur et sont nécessairement dangereux.

Maniac, William Lustig, également sorti en 1980, met en avant un personnage schizophrène, Franck Zito. L'homme est discret, solitaire et vit dans un petit appartement dans les bas-fonds de New-York. Il assassine des hommes et des femmes et scalpe uniquement ses victimes féminines pour punir au travers d'elles une mère qui l'a traumatisé enfant en ayant des ébats devant lui. Ils dotent ensuite les mannequins inanimés de son appartement du scalp de ses victimes. Ce film qui a été interdit dans plusieurs pays, a notamment défrayé la chronique en raison de la violence des scènes de meurtres, de l'effusion de sang. Dans *Maniac*, ce sont les traumatismes d'une enfance qui semblent expliquer/justifier la « folie » de Franck. Ce film alterne scènes de meurtre de sang-froid à la suite desquelles le personnage est imprégné de remords, scènes dans lesquelles on le voit parler à ses mannequins chez lui ou encore scènes d'hallucinations morbides. La caméra oscille entre point de vue objectif et point de vue subjectif grâce auquel le spectateur est plongé dans la psyché du personnage.

La musique participe au sentiment d'effroi que peut ressentir le spectateur du fait de ses sons stridents et angoissants. Les couleurs du film sont également très sombres. Des close-ups participent à rendre terrifiant le personnage comme celui de la scène dans laquelle il étrangle dans un hôtel une prostituée.

Du fait de l'alternance des points de vue subjectif et objectif et du montage des séquences, le spectateur est tiraillé entre son empathie pour le personnage principal, en proie à une grande souffrance et qui semble ne pas avoir d'autre choix que de tuer (sur ce point, le film rappelle *M*

le maudit) et effroi à son égard, le second semblant l'emporter sur l'empathie qui peine à se développer.

La fin funeste et fantastique de Franck Zito dévoré par les femmes qu'il a tuées, ou encore la dimension fantastique des raisons qui plongent le personnage de Jack Torrance dans la folie semblent les écarter de toute réalité quotidienne vécue par les spectateurs, ce qui rend le processus d'identification à eux difficile.

Les films contribuent ainsi parfois à véhiculer des stéréotypes sur la schizophrénie (association avec des pulsions meurtrières, avec les troubles dissociatifs de l'identité...) mais peuvent également participer à la prise en compte de la souffrance endurée par le « malade mental ».

Le passage du statut de bourreau et de « monstre » à celui de victime ou le poids de la société

En 1931, trente-six ans après la naissance du cinéma, le cinéaste allemand Fritz Lang réalise le thriller *M le Maudit*, film dans lequel, à l'aube du nazisme, les habitants, la pègre et la police berlinois traquent un tueur d'enfants, « M ». La dernière partie du film est consacrée à son procès et offre une vision de la souffrance endurée par celui-ci qui s'exclame « ...*Est-ce que je peux faire autrement ? Je porte en moi cette malédiction. Cette brûlure, cette voix...ce supplice* » ou encore « *Quelque chose me pousse à errer dans les rues. Je sens que quelqu'un me suit sans arrêt...C'est l'autre qui me poursuit* ». Le détail de cette torture intérieure semble être une volonté de représenter justement les pensées délirantes et les ressentis de certains schizophrènes : la sensation d'être suivi, persécuté, de ne pas avoir le choix, d'entendre des voix.

L'aspect psychiatrique du malade est mis en avant et les crimes qu'il a commis semblent s'estomper au profit d'une meilleure compréhension des troubles psychiques du personnage. Ce film présente une évolution de la représentation de la schizophrénie par rapport à celui de Robert Wiene : le genre n'est pas le même, passant d'un film d'horreur à un thriller. Par ailleurs, le film s'inscrit dans une volonté de montrer la souffrance psychique qu'éprouve le tueur schizophrène qu'est M à l'inverse du Cabinet du Docteur Caligari. Lors de son procès, le statut de M passe de celui de bourreau à celui de victime.

Entre ces périodes de films horribles et fantastiques (années 20-30, années 70-80) et après celles-ci, le cinéma va faire évoluer ses représentations de la schizophrénie : le statut de bourreau du « malade mental » s'estompe au profit de son statut de victime des autres, de la

société (*Shock Corridor*, *Family Life*, *Répulsion*, *Take Shelter*, *Black Swan*, *Joker*, *The Voices*). Cette reconnaissance du statut de victime du personnage schizophrène est donc stable. Les époques évoluent, le monde change, les discours des cinéastes s'adaptent à ces évolutions mais restent finalement dans le fond souvent les mêmes.

Nous verrons que les origines de la maladie mentale ou l'aggravation de l'état du malade trouvent souvent leurs sources, de *Shock Corridor* à *Joker*, dans les difficultés sociales, les traitements médicaux les schémas familiaux dysfonctionnels des personnages, dans des situations politiques et/ou économiques catastrophiques, dans les guerres...

Dans *Shock Corridor* et *Family life* par exemple, il n'y a point d'effusion de sang mais la présence d'une même diatribe à l'encontre du corps médical qui semble davantage détruire les vies des malades en utilisant des électrochocs que de les soigner

Malgré l'association du schizophrène à un tueur en série comme c'est le cas dans *M le Maudit*, *The Voices*, *Répulsion*, *Joker* et dans *Clean*, *Shaven* (même si le doute persiste dans ce dernier exemple), le malade est présenté comme un être en profonde souffrance. Carol Ledoux, dont on comprend l'origine de sa schizophrénie à la fin de *Répulsion*, tue à plusieurs reprises, à l'instar du personnage principal de *The Voices* dont les raisons de sa schizophrénie remontent à une enfance difficile avec un père violent et une mère elle-même schizophrène.

Clean, *Shaven*, comme *M le Maudit*, voire davantage, nous offre une plongée dans les souffrances mentales (et physiques) de son personnage principal.

Dans *Joker*, qui accorde pourtant une grande importance à la responsabilité de la société dans l'existence des troubles psychiques d'Arthur Fleck, le personnage principal est aussi présenté comme un tueur en série.

L'alternance des points de vue subjectif-objectif par la caméra et les effets de montage permettent de montrer le mal-être psychique, physique du personnage schizophrène mais également ses blessures psychologiques qui, exposées par la caméra, deviennent des clés de compréhension de la survenance et de l'aggravation de sa maladie.

La solitude urbaine et/ou sociale et la « misère » sont présentées comme étant des éléments liés à l'émergence de la schizophrénie. Carol Ledoux semble écrasée par le poids de Londres qui va devenir de plus en plus pesant lorsque sa sœur et son amant partent en weekend et qu'elle finit par se terrer seule dans son appartement ; Nina (*Black Swan*) semble être perdue dans l'immense ville de New-York et la seule chose qui la raccroche un temps au monde extérieur est la danse ; Arthur Fleck, est un clown de rue, dépourvu d'amis, qui vit dans un petit

appartement miteux de la gigantesque ville de Gotham dont il peine à arpenter les rues ou à en monter les escaliers ; Peter Winter (*Clean, Shaven*) n'a pas de situation professionnelle, sort d'un asile, a perdu la garde de sa fille, n'a pas d'amis ; Janice (*Family Life*) semble être un fétu de paille en pleine tempête luttant en vain contre une société castratrice (représentée par sa mère et une partie du corps médical) qui ne la comprend pas, ne la soutient pas et la tue progressivement. Dans *Take Shelter*, *Un homme d'exception*, *The Voices*, alors que les personnages de ces trois films connaissent la joie d'être aimé par une épouse ou une petite-amie, il n'en demeure pas moins qu'ils sont isolés socialement et qu'ils ne sont pas entourés amicalement. Nina dans *Black Swan* souffre également d'un manque de connexions sociales.

Des films comme *M le Maudit*, *Joker*, *The Voices* semblent donc à la fois participer à la déstigmatisation du « fou » et à la construction de stéréotypes à son égard. La représentation de la maladie dans un même film est multiple. On peut donc considérer qu'il n'y a pas qu'une représentation d'une maladie mais plusieurs représentations qui peuvent cohabiter dans un même film et participer à sa compréhension mais également à sa stigmatisation : le « malade mental » paraît souvent nécessairement violent, dangereux et incapable de contrôler ses pulsions, souvent meurtrières.

La mise en avant du statut de victime du schizophrène, tueur en série ou non, est également liée à l'évolution des genres de films abordant la schizophrénie. Comme nous l'avons vu, à certaines époques, les films traitant de la maladie mentale étaient surtout horribles et/ou fantastiques. Ils sont maintenant davantage dramatiques (*Family Life*, *Clean, Shaven*, *Un homme d'exception*, *Take Shelter*, *Joker*, *Black Swan*) ce qui permet de faire entrer le personnage schizophrène dans une certaine réalité à laquelle il est plus facile pour le spectateur de s'identifier que lorsqu'il regarde des films d'horreurs ou fantastiques traitant des maladies mentales. Le processus d'identification du spectateur avec le personnage schizophrène est alors rendu pleinement possible, et par conséquent le phénomène d'empathie se développe. Cette humanisation du « fou » semble faire s'inverser les notions de folie et de normalité (comme nous le verrons notamment dans *Shock Corridor*). La folie est montrée comme étant intrinsèquement liée à la société qui la fait naître, avant de l'alimenter, de la faire grandir, mais qui a également le pouvoir de l'arrêter, de mettre un terme à son existence. La folie ne semble plus lointaine mais bel et bien présente, de manière sous-jacente, dans nos vies et elle ne semble plus uniquement menacer des êtres difformes, monstrueux mais des personnes d'apparence on ne peut plus humaine (*Répulsion*, *Take Shelter*, *Un homme d'exception*, etc.).

En termes de genre et de message, *La Valse des pantins*, comédie dramatique de Martin Scorsese, sortie sur les écrans en 1983, et dont s'est en partie inspiré Todd Philipps pour son film *Joker*, évoque, entre autres, les troubles psychiques de Rupert Pupkin : schizophrénie, délire narcissique, mythomanie, par le biais d'une comédie grinçante et satirique. Ici point de mort.s mais une vie familiale quelque peu dysfonctionnelle qui est mise en avant. Rupert, qui a une trentaine d'années, vit en effet dans un parfaitement avec sa mère. Il y fantasme une vie de star de la comédie et s' imagine des discussions avec les plus grandes stars du show-business. Ce film utilise le personnage de Rupert pour faire une diatribe contre les obsessions de célébrité et contre le capitalisme, comme l'a fait Samuel Fuller avec *Shock Corridor* ou encore Todd Phillips avec *Joker* mais d'une manière différente. Les messages de ces films, faits à différentes périodes et de genres divers, se ressemblent pourtant fortement. Les époques évoluent mais les origines des maux des schizophrènes semblent rester les mêmes.

L'association de la schizophrénie à une intelligence supérieure

Le cinéma s'intéresse depuis un certain temps à l'intelligence supérieure de certains « fous ». Dans *Shock Corridor*, le personnage de Boden, l'un des trois témoins que le journaliste John Barrett va questionner afin d'élucider le meurtre qui a été commis au sein de l'asile dans lequel il a décidé d'être interné, est présenté comme un physicien américain prix nobel et « le scientifique le plus brillant de son époque ». Pourtant la société, par son envie de développer le nucléaire, a conduit ce personnage à la folie : il entend des voix et se comporte comme un enfant de six ans d'âge mental.

Le personnage schizophrène de *Donnie Darko*, fable fantastique de Richard Kelly, 2002, dans le film éponyme est un adolescent introverti, doué d'une intelligence supérieure à la moyenne qui semble ne pas comprendre le monde qui l'entoure et qui semble ne pas être compris/vu pour ce qu'il est, par celui-ci. Dans ce film, le personnage principal est en proie à des hallucinations de fin du monde et pense avoir pour ami un être mystérieux de taille humaine portant un costume de lapin effrayant, qu'il est le seul à pouvoir entendre et voir. Ce film met en lumière la difficulté pour un schizophrène de se connecter au monde qui l'entoure et montre que la schizophrénie peut être traitée dans tous genre de films, comme c'est le cas de la comédie horrifique, *The Voices*, 2014, de Marjane Satrapi ou les comédies dramatiques *La Valse des Pantins* et *Birdman*.

L'histoire racontée dans *Un homme d'exception*, 2001, Ron Howard, est celle du mathématicien et économiste schizophrène John Nash, d'abord brillant élève puis professeur émérite qui a remporté le prix Nobel d'économie en 1994.

Dennis Cleg, le personnage principal de *Spider*, David Cronenberg, 2001, est un schizophrène doué d'une très grande logique et d'une intelligence également supérieure à la moyenne. Il semble pouvoir tisser des problèmes aussi compliqués à résoudre qu'il est compliqué de défaire une toile d'araignée. « Spider », le surnom donné à Dennis est envoyé dans un foyer de réinsertion situé à côté de là où il a vécu enfant et où son père a tué sa mère. Il y retourne et revisite des faits réels par le biais de son imagination. Le film contient des flashbacks sur l'adolescence du personnage, qui permettent d'en savoir davantage sur son passé. Ce film présente les symptômes cliniques de la schizophrénie comme les hallucinations et les pensées délirantes mais considère également l'existence d'un lien entre le passé chaotique du héros et sa schizophrénie. Comme dans *Un homme d'exception*, *Spider* fait éclore la représentation du schizophrène aux capacités mentales hors-normes.



Spider, David Cronenberg, 2002 : Denis menant l'enquête sur le lieu du crime de sa mère

Le héros schizophrène comme porte-parole du mal-être social et familial

En 2019, *Joker* bouleverse les codes des films habituels de Marvel par sa noirceur et sa proximité narrative et visuelle à un film d'auteur. Le film sera l'un des plus gros succès de la Warner Bros l'année de sa sortie et est considéré comme un véritable phénomène par l'effet qu'il a produit sur les foules. Jamais un film traitant de la schizophrénie, de la dépression et de la psychopathie n'avait eu un tel impact sur les représentations sociales des maladies mentales mais aussi sur le box-office mondial.



Joker, Todd Philips, 2019 : dans sa loge, le clown Arthur Fleck s'efforce de sourire comme le lui a enseigné sa mère

L'ensemble des films évoqués montre qu'il y a des représentations de la schizophrénie, plutôt qu'une évolution d'une représentation unique. En effet, comme nous l'avons vu, des films tournés à des époques bien différentes : *Joker*, *Shock Corridor*, *Family Life* font tous une diatribe à l'encontre de la société qui est dans son ensemble jugée responsable de l'existence de la schizophrénie.

A l'inverse, en 1980, *Shining* inscrit les personnages schizophrènes de Jack et Danny dans un environnement dans lequel ce sont des événements fantastiques qui semblent être à l'origine de leurs troubles mentaux. Il n'y a pas d'explication rationnelle. Cette représentation est donc aux antipodes de celles des autres films, qui pourtant ont été tournés à des époques différentes : en

2019, 1963 et 1971. Les représentations de la schizophrénie n'évoluent pas seulement (et nécessairement) en fonction des époques mais également en fonction du type de film qui est réalisé (drame, horreur, thriller...) pour évoquer la maladie et du parti pris du réalisateur de s'intéresser ou non au psychisme du personnage schizophrène. Nous avons vu qu'un film des années 30 comme *M le Maudit* s'intéresse au psychisme de son personnage principal comme le fait un film réalisé en 2019, *Joker*, à la différence que dans le second c'est la société qui est considérée comme étant à l'origine des maux du personnage principal alors que pour le premier, seule la souffrance du « héros » est mise en avant. Nous ne savons pas quelles sont les origines de sa maladie même si nous pouvons les imaginer : misère sociale, manque d'entourage.

Le cinéma traite souvent de la schizophrénie car elle représente un intérêt pour lui : communicationnel, financier, cinégénique.

b) L'intérêt de l'industrie cinématographique pour la schizophrénie

Le cinéma a traité des centaines de fois le sujet de la schizophrénie et cela pour différentes raisons et sous différents angles. L'influence certaine que la littérature a sur le cinéma explique en partie son intérêt pour le traitement de la maladie.

En outre, la schizophrénie, comme beaucoup d'autres maladies mentales, est un objet cinégénique qui sert l'industrie du cinéma pécuniairement mais également dans l'expression de toute sa dimension artistique. Enfin, la schizophrénie permet au cinéma de transmettre des messages aux spectateurs.

L'influence de la littérature pour le cinéma dans le traitement de la schizophrénie

Les adaptations d'œuvres littéraires par le cinéma sont légion, notamment celles traitant de la schizophrénie. Deux des dix films qui composent le corpus, *Shining* et *Un homme d'exception* sont des adaptations littéraires. Le premier est adapté de *The Shining* de Stephen King.

Le second, du livre *Un cerveau d'exception*, la biographie de John Forbes Nash Jr. écrite par Sylvia Nasar et publiée en 1989.

Dans les films non intégrés au corpus mais évoqués précédemment, *La fosse aux serpents* est une adaptation du livre de Mary Jane Ward, publié en 1946.

Par ailleurs, certains livres, dont il est question dans la sous-partie consacrée à la littérature, ont eux aussi fait l'objet d'adaptations cinématographiques. Ainsi, *Tendre est la nuit* a été adapté au cinéma en 1962 par Henry King et *Le Horla* en 1966 dans un court-métrage du même nom de Jean-Daniel Pollet.

Les œuvres littéraires servent ainsi parfois de support au cinéma pour traiter de la schizophrénie. La littérature lorsqu'elle n'est pas adaptée par le cinéma exerce tout de même une influence sur lui puisqu'avant lui elle a traité la schizophrénie. Cette influence s'explique notamment par le fait que l'élément de base d'un film est dans la grande majorité des cas son scénario, soit l'écriture complète de l'histoire racontée. Tout comme un livre, un film s'écrit.

La force de la littérature réside dans l'imaginaire qu'elle tend à développer par la force des mots qu'elle emploie. Le cinéma, lui, a la force de l'image, du son, du montage qui permettent de donner vie directement à un personnage, à une histoire et la schizophrénie par ses caractéristiques visuelles et auditives s'impose comme un objet cinégénique par excellence.

La cinégénie de la schizophrénie

La schizophrénie peut notamment se manifester par des délires paranoïdes et des « symptômes dits positifs ou productifs » qui « consistent en des idées délirantes, hallucinations visuelles et auditives et désordres de la pensée. Il existe divers délires paranoïdes : le délire de persécution, le délire de grandeur et le délire de contrôle. Il existe aussi des symptômes dits négatifs ou déficitaires de la maladie, très hétérogène, qui se caractérisent par une exclusion sociale, des difficultés à s'exprimer émotionnellement, par le peu voire l'absence de parole³⁴. Nous verrons que le premier groupe de symptômes a davantage la faveur du cinéma que le second.

Enfin, « les symptômes dissociatifs correspondent à une désorganisation de la pensée, des paroles, des émotions et des comportements corporels. La cohérence et la logique du discours et des pensées sont perturbées. Le patient est moins attentif, présente des difficultés à se concentrer, mémoriser, comprendre ou se faire comprendre. Il peut avoir des difficultés à planifier des tâches simples comme faire son travail ou des courses, ce qui peut être source d'un handicap majeur dans la vie quotidienne »³⁵.

³⁴ Ragnhild Hole, *Littérature et schizophrénie : La fonction thérapeutique de l'art dans L'enfant bleu* d'Henry Bauchau, 2018

³⁵ INSERM, *Schizophrénie, intervenir au plus tôt pour limiter la sévérité des troubles* : <https://www.inserm.fr/information-en-sante/dossiers-information/schizophrenie>

- Le traitement majeur des troubles paranoïdes et des symptômes positifs ou productifs par le cinéma

Dans *Schock Corridor*, le déséquilibre psychique, engendrant les délires des pensionnaires, est montré par de multiples crises. Les délires prennent la forme « de surimpressions, d'intermèdes visuels en couleurs et en scope non anamorphosé, donnant parfois la même valeur concrète à des phantasmes » comme l'atteste la pluie d'orage qui inonde le corridor ³⁶. Le sujet permet à Samuel Fuller d'explorer des techniques cinématographiques pour donner vie aux délires, comme l'utilisation du champ-contre-champ où dans un premier plan le décor correspond à la réalité et qui dans le plan suivant est déformé par le point de vue subjectif adopté par la caméra : celui du malade. La schizophrénie semble ici être l'écrin parfait d'une créativité visuelle et sonore considérable, qui n'a pour limites que celles de l'avancée technique du cinéma de l'époque.³⁷ Les passages d'un point de vue subjectif à un point de vue objectif et inversement sont présents dans tous les films du corpus, à l'exception de *Family Life* qui raconte l'histoire de Janice uniquement d'un point de vue objectif, Ken Loach souhaitant au plus près se rapprocher de la réalité, semble faire de sa fiction un film quasi-documentaire sur les mœurs et pratiques d'une société ainsi que la maladie mentale d'un jeune adulte.

³⁶ Véronique Doduik, revue de presse de « Schock corridor » (Samuel Fuller, 1963), 5 janvier 2018 <https://www.cinematheque.fr/article/1154.html>

³⁷ Les techniques cinématographiques suivantes sont fréquemment utilisées pour traiter la schizophrénie : « l'emploi d'un point de vue subjectif : le plan serré, la musique discordante, les modulations d'éclairage, l'emploi d'une photographie originale et le hors-champ » <http://www.slate.fr/story/49515/sante-folie-cinema>



Shock Corridor, Samuel Fuller, 1963, John Barrett lors d'une crise

Dans *Répulsion*, Polanski filme dans l'appartement de Carol des fêlures et des mains sortant des murs imaginés par celle-ci. Le son d'une cloche provoque en elle une hallucination dans laquelle elle est violée et qui accélèrera sa chute dans les méandres de la folie.

La mutilation du doigt d'une cliente est également suggérée en hors-champ et le meurtre de son petit-ami Colin, qui s'est montré entreprenant envers elle, également.



Répulsion, Roman Polanski, 1965 : hallucination de Carol dans son appartement

Ken Loach dans *Family Life* montre les crises de schizophrénie de Janice notamment celle dans l'hôpital psychiatrique dans laquelle elle est persuadée que les murs tremblent et qu'une machine va la tuer. *Family life* est filmé tout au long d'un point de vue objectif contrairement à *Shock Corridor* ou *Répulsion*, ce qui favorise la prise de recul du spectateur et une représentation plus fidèle de ce que vivent ceux qui font partie de l'entourage de personnes schizophrènes : environnement familial, social et médical. Nous avons, comme vu précédemment, d'une part des films sensationnels qui entretiennent des clichés et d'autre part, avec *Family Life*, un film tourné en partie du point de vue de la famille et qui permet de poser des questions sur le système psychiatrique. Faut-il se mettre « dans la peau de » pour réellement avoir accès aux maladies mentales ?

Shining montre les phases hallucinatoires de Danny, le fils de Jack Torrance qui échange avec son ami imaginaire Tony ; qui croit voir deux petites filles ou encore une importante quantité de sang qui se déverse sur l'ascenseur de l'hôtel.

Les phases hallucinatoires de Jack Torrance sont également mises en scène comme l'atteste la scène de la salle de bain de la chambre 347 dans laquelle entre le personnage et qui pense voir

une femme nue dans une baignoire, qu'il finit par embrasser avant qu'elle ne se transforme en cadavre putréfié.

Dans *Clean, Shaven*, la bande sonore, savant mélange de voix, de cris, de sons électroniques et de grésillements, est utilisée pour évoquer les hallucinations auditives du personnage principal, Peter Winter³⁸. L'ensemble des sons est amplifié. Ce film permet de mettre en exergue des symptômes qui sont difficiles à reproduire et que le cinéma dans son ensemble peine à représenter.

Le délire paranoïaque de Peter est également représenté. En effet, celui-ci ressent de l'anxiété et pense qu'on le poursuit, à la suite d'une implantation imaginée d'un récepteur dans son cerveau.

Clean, Shaven, qui s'attarde à représenter de manière la plus précise possible la schizophrénie, met en lumière la désorganisation de la pensée par le biais d'un récit et d'un montage non-linéaire, déstructuré, créant un sentiment de malaise chez le spectateur mais une représentation plus fidèle d'un des symptômes de la maladie. « Avec le miroir que nous tend le cinéma, sachons réinventer un nouveau visage pour la folie »³⁹. Ce film, par son traitement de la maladie, participe, en partie, à cette réinvention en proposant une déconstruction des stéréotypes existants et en proposant une vision plus fidèle de ce que peuvent réellement vivre certains « malades mentaux ».

John Nash, dans *Un homme d'exception*, s'invente la présence d'un colocataire de chambre universitaire, Charles Hermann, que le spectateur voit ou non à l'écran, en fonction du point de vue adopté, celui de Nash ou celui du monde extérieur (point de vue subjectif/objectif). Mais surtout, le film met en scène les hallucinations de John Nash dans lesquelles, devenant agent secret pour le compte du Pentagone en charge de décrypter des messages secrets d'espions russes, il est poursuivi, entre autres, par l'homme qui l'a embauché : William Parcher.

Dans *Black Swan*, le personnage de Nina se voit notamment pousser des ailes de cygne et avoir des rapports sexuels avec une de ses concurrentes pour l'obtention du rôle du cygne noir : Lily.

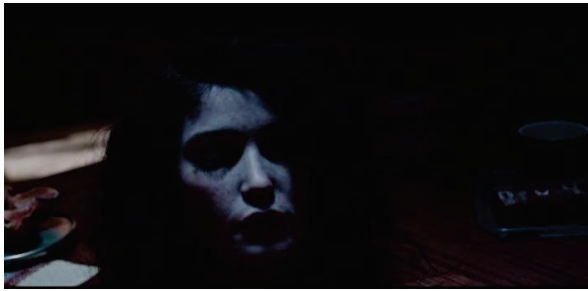
³⁸ Muriel Muhlethaler (UniGE), *Clean, Shaven*
La représentation de la schizophrénie au cinéma
De la difficulté à créer de l'empathie, 2016, UniGE

³⁹ La psychiatrie et le cinéma, une image en miroir, Édouard Zarifian, dans *Les Tribunes de la santé* 2006/2 (n° 11), pages 39 à 45

Take Shelter montre les hallucinations apocalyptiques du personnage de Curtis LaForche par le biais d'une pluie jaune, de coups de tonnerre, d'un ciel sombre et nuageux, d'oiseaux qui tombent raides morts et qu'il semble être le seul à voir. Dans cet exemple, le réalisateur adopte souvent le point de vue de Curtis.

The Voices de Marjane Satrapi, seule comédie, horrifique, du corpus, est intéressante car elle mêle les codes de deux genres : la comédie et l'horreur. Ils servent à représenter la réalité de la vie du personnage principal et sa vie imaginée et rêvée. En effet, dès que le personnage est aux prises à des hallucinations, les couleurs du film deviennent chaudes, éclatantes, à la limite de la surexposition. La musique est celle des comédies romantiques habituelles, des petits papillons roses gravitent autour du personnage principal ; son appartement est parfaitement propre et rangé ; les têtes coupées de ses trois victimes et rangées dans son réfrigérateur lui parlent, ont la peau, la chevelure et le maquillage intacts. Lorsque le film bascule dans l'horreur, les couleurs se ternissent ; le sang des victimes est visible ; les boîtes dans lesquels ont été entreposés les morceaux des corps dans la cuisine aussi ; les têtes des victimes sont dans un état de décomposition. Autre fait intéressant, lorsque Jerry prend ses médicaments pour soigner sa schizophrénie, il voit le monde tel qu'il est. Il n'entend plus et ne voit plus ses animaux lui parler, ce qui le déconcerte et provoque en lui une tristesse profonde qui le conduit à arrêter son traitement.

Le personnage de Jerry souffre de syndromes positifs de la schizophrénie. Il a des hallucinations auditives et visuelles : il entend et voit ses chiens et chat lui parler. Le premier est une voix positive qui essaye de contenir ses pulsions meurtrières, le second le pousse à tuer afin de se sentir « réellement en vie ». Le film joue sur la notion de double : comédie/horreur, chien/chat, tons chauds/tons froids, bien/mal.



The Voices, Marjane Satrapi, 2014, la vision réelle de la tête de Fiona



The Voices, Marjane Satrapi, 2014, Jerry en pleine hallucination visuelle avec Fiona

Joker montre les phases hallucinatoires qu'Arthur traverse lorsqu'il s'imagine en rendez-vous galant avec sa voisine ou encore lorsqu'il présente un show de stand-up devant une salle comble et conquise.

La mise en scène de l'ensemble de ces signes positifs participe au rythme des films en leur donnant une véritable intensité dramatique. Les hallucinations, principaux syndromes représentés, servent soit à montrer le monde fantasmé du malade soit au contraire à montrer des véritables cauchemars éveillés qui le hantent.

- Le traitement mineur des symptômes négatifs ou déficitaires par le cinéma

Family Life est intéressant dans la mesure où il présente des symptômes positifs de la schizophrénie mais également négatifs. Lors d'une scène de repas de famille, nous voyons le mutisme de Janice face aux réprimandes de sa mère ou encore lors de la thérapie de groupe à l'hôpital.

Dans *Black Swan*, le réalisateur met en avant la quasi-absence de vie sociale de Nina, qui vit chez sa mère, et sa solitude.

Dans *Un homme d'exception*, John Nash explique à son ami imaginaire Charles Hermann, qu'il n'a jamais été très sociable et qu'il n'a pas beaucoup d'amis.

Dans *Répulsion*, Carol, de nature introvertie, parle peu et finit par s'enfermer dans son appartement. Les seules personnes qui semblent la raccrocher à un semblant de réalité sont sa sœur, l'amant de celle-ci et son petit ami. Lorsque les deux premières s'en vont en weekend, son monde fragile s'écroule et ses troubles psychologiques s'amplifient.

Dans *Clean, Shaven*, qui est considéré comme l'un des films représentant le plus fidèlement la schizophrénie, le personnage principal, présente, en plus de symptômes positifs des symptômes négatifs de la maladie comme la difficulté à s'exprimer émotionnellement. Dans la majorité du film, son visage est figé par l'anxiété, rien d'autre ne transparaît. Lorsqu'il s'arrache un ongle, il reste stoïque, toute notion de douleur lui semble étrangère.

Curtis LaForche de *Take Shelter* a des difficultés à communiquer avec son entourage. Il parle peu, que ce soit à ses collègues, à sa femme ou à sa famille plus élargie.

Son énervement au travail contre tous, qui selon lui n'ont pas conscience de l'apocalypse qui se prépare, montre également ses difficultés de communication avec les autres.

Arthur Fleck, personnage principal de *Joker*, est isolé socialement, nous ne le voyons pas côtoyer d'amis ou de (véritable) compagne pendant la totalité du film et comme Nina de *Black Swan*, il partage sa vie avec sa mère, dans un appartement modeste et lugubre d'une grande ville.

L'ensemble de ces films montre que les délires paranoïdes et les symptômes positifs qui sont très visuels, auditifs et spectaculaires sont les raisons pour lesquelles ils sont majoritairement illustrés et favorisés par le cinéma dont l'essence appelle à la stimulation des deux sens que sont la vue et l'ouïe.

A l'inverse, les troubles négatifs ou déficitaires et les symptômes dissociatifs, beaucoup moins spectaculaires, sont peu représentés, ce qui participe à une représentation erronée ou partielle de la schizophrénie et à sa stigmatisation.

Dans les deux cas, la représentation de la schizophrénie au cinéma permet de servir la narration, le dynamisme d'une histoire et une incitation à la remise en question perpétuelle de ce qu'on voit ou entend.

La cinégénie de la schizophrénie est également à associer au succès financier car le cinéma est un art mais aussi une industrie qui suit une logique marchande et les films traitant de ce sujet, comme *M le Maudit*, *Le Cabinet du Docteur Calagari*, *Shining*, *Joker* ou encore *Black Swan* sont souvent couronnés de succès, ce qui justifie le recours des producteurs au traitement de cette maladie qui est devenue un véritable motif cinématographique. Souvent le désir de traiter un sujet est porté par un réalisateur et un producteur. Ce dernier qui intervient financièrement dans la fabrication d'un film veut minimiser les risques d'un échec commercial. C'est de cette manière que des films intéressants qui traitent de la schizophrénie de manière non sensationnelle ne sont pas ou peu développés car pas assez « grand public ». Il apparaît ainsi difficile de prendre le risque de financer des films qui déconstruisent réellement les clichés.

Le traitement de la schizophrénie : « outil » communicationnel du cinéma

La schizophrénie dans les films est intéressante pour le cinéma dans la mesure où elle peut servir d'outil communicationnel permettant la dénonciation d'un système.

- La dénonciation de la société dans son ensemble

Dans *Shock Corridor*, les trois témoins du meurtre que John Barrett va côtoyer pour résoudre l'enquête et le journaliste lui-même sont des symboles de la dénonciation des travers de la société de l'époque par le réalisateur : le racisme, le communisme, l'armement nucléaire, la guerre, le racisme et la soif de succès. En effet, un des témoins est un ancien militaire ayant vécu la guerre de Corée, devenu communiste. Au moment où John Barrett intègre l'hôpital, il est persuadé d'être un militaire de la guerre de sécession. Un autre, Trent, est un ancien étudiant noir qui a souffert du racisme et qui s'est battu pour l'égalité raciale dans une université sudiste avant de se prendre pour un blanc, membre du KKK. Boden, le troisième témoin, a participé à des recherches sur l'armement nucléaire qui l'ont traumatisé et ont eu pour conséquence la régression de son état mental à celui d'un enfant de six ans. Le journaliste, quant à lui, représente l'avidité du pouvoir en réussissant à se faire admettre dans l'hôpital psychiatrique, alors qu'il ne souffre d'aucun trouble, uniquement car il y voit un intérêt pour atteindre la consécration de remporter le prix Pulitzer en démasquant le coupable du meurtre qui a été commis au sein de l'institution.

Ce violent procès de la société américaine sous-entend que les véritables aliénés de celle-ci sont à l'extérieur de l'hôpital psychiatrique. L'Amérique est montrée dans son ensemble comme une société qui est l'élément déclencheur d'une destruction psychologique de masse.

En dressant le portrait de Janice dans *Family Life*, Ken Loach s'oppose à la société classique qui refuse le changement et fait de son héroïne le symbole d'une génération incomprise, en soif de liberté et de modernité comme en témoignent les relations tendues entre ses parents, qui ne la comprennent pas, et elle, ou celles entre le psychiatre aux pratiques modernes, qui privilégie la thérapie aux médicaments et électrochocs et ses confrères, fervents défenseurs de la psychiatrie classique, qui les plébiscitent.

Jerry Hickfang, personnage principal de *The Voices*, explique à la femme qu'il courtise lors d'un rendez-vous galant destiné à la tuer, devant la maison de son enfance, dans laquelle il a subi de multiples traumatismes, qu'il était mis à l'écart petit, qu'on le trouvait bizarre, qu'il n'avait pas d'amis et qu'il était surnommé « le Bosch » du fait de ses origines allemandes, ce dont il a beaucoup souffert. La souffrance que les autres, partie de la société, infligent à d'autres, serait-elle la raison à la survenance des maladies mentales ? Le film semble partir du postulat qu'elle en est l'une des raisons.

Dans *Joker*, c'est également la société dans son ensemble qui est mise en cause. En effet, au début du film, Arthur Fleck est moqué et frappé par des adolescents et ensuite par des jeunes employés de la Wayne Company. Il est également jeté en pâture par un de ses collègues qui ne veut pas admettre qu'il lui a prêté un pistolet pour se défendre, ce qui conduit à son licenciement. De manière plus anodine, la scène du bus dans laquelle Arthur essaye de faire rire un petit garçon et où la mère de celui-ci lui demande de le laisser tranquille, montre que nous avons tous un rôle à jouer dans l'émergence de certains troubles mentaux.

C'est encore la société, les pouvoirs publics, qui sont responsables de la fermeture du centre dans lequel Arthur allait voir sa psychiatre.

L'histoire n'aurait-elle pas été différente si toutes les personnes citées avaient agi à l'opposé de ce qu'elles ont réellement fait ? C'est ce qui semble être supposé par le film.

L'univers médiatique, personnifié par Murray Franklin, présentateur de talk-show populaire, est critiqué. Celui-ci, adulé par Arthur, l'humilie en se moquant de sa piètre performance de comédien de stand-up qu'il diffuse aux téléspectateurs et qui va participer à la transformation d'Arthur en Joker.

- La diatribe contre le corps médical

Dans le questionnaire créé dans le cadre de ce mémoire, nous pouvons observer que 56,3% des personnes interrogées estiment que le cinéma de fiction ne montre pas une image positive du corps médical confronté à la schizophrénie quotidiennement, contre 34,4% qui ne savent pas se positionner et 9,4% qui pensent que la vision du corps médical est positive. Ces résultats sont confirmés par la vision des cinéastes eux-mêmes par rapport à ce sujet⁴⁰.

Samuel Fuller dans *Shock Corridor*, dépeint une vision si terrible du corps médical que l'homme « sain » d'esprit (car l'est-on vraiment quand on est prêt à se faire interner pour accéder à une reconnaissance professionnelle ?) qu'est John Barrett ne peut que devenir « fou » en intégrant l'hôpital psychiatrique. Les soins psychiatriques sont considérés par le cinéaste comme étant des outils d'élimination des fous de la société et non comme des moyens de leur réhabilitation dans celle-ci. Les électrochocs subis par le journaliste et qui ont pour effet d'éteindre toute flamme de vie, à l'instar de Randall P. McMurphy, personnage principal de *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, Milos Forman, 1975, signant ainsi le départ, souvent définitif, des protagonistes de toute vie normale.

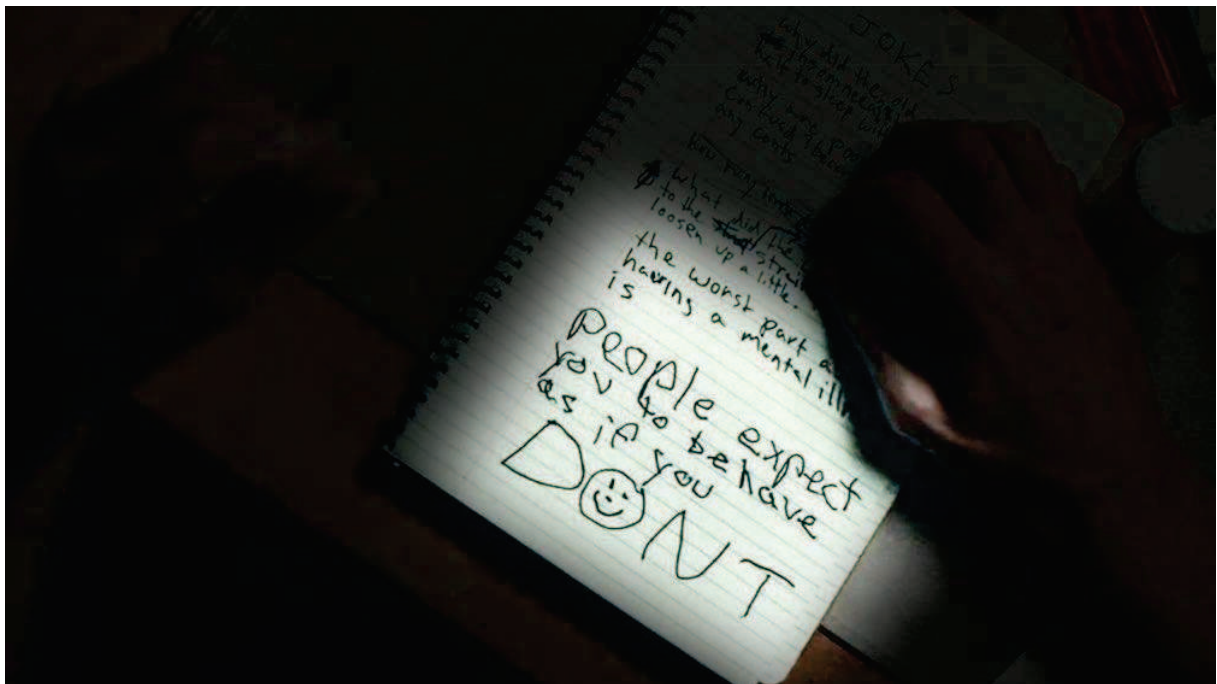
Dans *Family Life*, comme évoqué précédemment, Ken Loach formule également des critiques acerbes envers une partie du corps médical : les adeptes de la psychiatrie traditionnelle et des électrochocs. En effet, alors que le personnage de Janice laisse entrevoir des signes de guérison grâce à l'aide d'un psychiatre résolument moderne, en rupture avec la psychiatrie traditionnaliste, qui la fait participer à des séances thérapeutiques, elle finit par subir des électrochocs, à la suite de son départ, ce qui lui enlève toute vie et la transforme en un cobaye humain sans défense présenté dans un amphithéâtre à des élèves en médecine à la fin du film. Le film, qui s'inscrit dans la mouvance antipsychiatrie traditionnelle, qui prône des solutions alternatives aux médicaments et aux traitements irréversibles tels que les électrochocs, s'élève contre la partie de la société refusant le renouveau.

Curtis LaForche (*Take Shelter*) finit par être diagnostiqué schizophrène par le corps médical. Celui-ci qui apparaît donc positivement dans un premier temps, conseille à Curtis de s'éloigner

⁴⁰ Voir annexe 1 (questionnaire)

de sa famille, alors que c'est en partie grâce à l'amour, la compréhension, et la présence de sa femme que Curtis va apprendre à appréhender sa maladie, qu'il ne connaissait jusqu'alors que par le biais de sa mère schizophrène.

Dans *Joker*, le personnage d'Arthur Fleck, qui a des rendez-vous récurrents avec une psychiatre dont les services sont financés par la ville, regrette que celle-ci ne tienne pas réellement compte de ce qu'il dit lorsqu'elle lui pose des questions. Sa remarque « *You don't listen, do you? You just ask the same questions every week* » semble en témoigner.



Joker, Todd Philips, 2019. Arthur Fleck écrivant sur un cahier ses états d'âme

Il existe bien une influence de la littérature et du cinéma sur les représentations sociales des maladies mentales du fait de leur grande portée.

Nous avons vu que le cinéma peut proposer une réalité bancale de ce que sont certaines maladies mentales comme la schizophrénie, dont l'évolution de la représentation constitue l'objet d'étude de ce mémoire. Les représentations de la schizophrénie par le cinéma, qui semble-t-il gagneraient à être nuancées, ont une influence sur la société comme en atteste les croyances du public assujetties aux images qu'il visionne et aux sons qu'il écoute quand il est au cinéma.

Le cinéma se positionne parfois comme le reflet de la société mais tend surtout à exercer une influence sur celle-ci afin de provoquer des changements profonds.

L'effet miroir entre la société et le cinéma se matérialise également lorsque le second par les associations qu'il fait entre la schizophrénie et les pulsions meurtrières, a pour effet de dessiner les représentations que la première développe par rapport à la maladie.

Partie II : l'association de la schizophrénie aux comportements violents et dangereux et entretien de la confusion avec les troubles dissociatifs de l'identité

Le cinéma a tendance à associer la schizophrénie à des comportements violents et dangereux, participant à la stigmatisation de la maladie et à la peur qu'elle suscite dans la pensée collective. Il y a-t-il danger à présenter cette maladie comme inéluctablement dangereuse pour les autres, voire mortelle ?

C'est à cette question que la deuxième partie de ce mémoire va tenter de répondre en étudiant les liens que le cinéma tisse entre la schizophrénie et les comportements violents et dangereux des malades et les conséquences de l'établissement de ses liens sur les représentations sociales de la maladie. Nous souhaitons en effet analyser dans cette partie les comportements violents et dangereux qui sont généralement associés à la schizophrénie dans les films, souvent les pulsions meurtrières, et les conséquences de cette stigmatisation sur les représentations sociales, avant de s'intéresser à la confusion que le public peut faire entre la schizophrénie et les troubles dissociatifs de l'identité, sous l'influence des représentations stéréotypées véhiculées par le cinéma, et les contestations sociales qu'elle fait naître.

1. Les comportements violents et dangereux : compagnons de cinéma de la schizophrénie

a) L'association de la schizophrénie à des comportements violents et dangereux

La violence se définit selon l'OMS comme « l'usage délibéré ou la menace d'usage délibéré de la force physique ou de la puissance contre soi-même, contre une autre personne ou contre

un groupe ou une communauté, qui entraîne ou risque d'entraîner un traumatisme, un décès, un dommage moral, un mal-développement ou une carence ».⁴¹

Le cinéma associe souvent la schizophrénie à des comportements violents et dangereux émanant de la personne qui en souffre et est de ce fait souvent représentée dans des thrillers, des drames et des films d'horreur. En effet, dans les dix films du corpus, tous mettent en scène un schizophrène plus ou moins violent, que ce soit vis-à-vis de lui ou des autres et un seul d'entre eux est une comédie, *The Voices*, mais qui est horrifique, ce qui laisse à penser qu'une histoire relatant les péripéties d'un schizophrène est nécessairement teintée de négativité.

- La dangerosité du schizophrène vis-à-vis des autres

Les films *Répulsion*, *Shining*, *Un homme d'exception*, *The Voices*, *Joker* et *Clean, Shaven*, dans une moindre mesure, seront étudiés dans cette sous partie.

Dans *Répulsion*, Carol, à la suite d'une hallucination dans laquelle elle est violée, développe une véritable répulsion masculine. En effet, la simple présence des hommes provoque chez elle une réaction épidermique. Elle a des difficultés relationnelles avec Michael, l'amant de sa sœur qu'elle ne supporte pas et tuera de manière sanglante avec une lame de rasoir son petit-ami, Colin, qui s'est montré entreprenant avec elle. L'hallucination d'un viol, est à la source de ses pulsions meurtrières. Le meurtre commis est particulièrement sanglant et marque le début d'une démente sans retour à une normalité, comme l'atteste le deuxième meurtre de Carol à l'encontre du propriétaire. Le schizophrène apparaît comme quelqu'un basculant nécessairement à un moment donné dans une folie meurtrière.

Jack Torrance, comme son fils Danny, sont tous deux dans *Shining* des schizophrènes en proie à des hallucinations visuelles et auditives qui laissent place à des instincts meurtriers. Il y a une idée de filiation de la maladie, qui sera développée dans une autre partie, et de ce qu'elle semble nécessairement engendrer : des pulsions meurtrières. Au contraire de son père, qui jusqu'au bout de ses forces essaiera de tuer sa mère et lui, Danny n'aura qu'une pensée meurtrière qui

⁴¹ Maxime Gignon, Olivier Jarde, Cécile Manaouil, « Violence et santé », autopsy d'un plan de santé publique, dans Santé publique 2010/6 (Vol 22) pages 685 à 691

le traversera à la suite d'une hallucination visuelle laissant apparaître sur le miroir les lettres couleur sang « MURDER ».

La folie meurtrière de Jack est montrée graduellement sur toute la dernière partie du film, par son regard, le ton de sa voix et ses expressions faciales qui changent. Le point de rupture, donnant lieu au plan le plus connu du film, arrive lorsqu'il se saisit d'une hache dont il va se servir afin de casser la porte de l'une des salles de bains de l'hôtel où se sont réfugiés sa femme et son fils. Les instruments utilisés pour tuer sont effrayants que ce soit le rasoir dans *Répulsion* ou la hache dans *Shining*.



Shining, Stanley Kubrick, 1980. Scène de la salle de bains

John Nash manque dans *Un homme d'exception*, perdu dans les méandres de sa santé, de noyer son bébé à qui il donne un bain.

Dans *The Voices*, le personnage principal, Jerry, tue pour la première fois à la suite d'un accident, celui d'un cerf qu'il a percuté en voiture et dont il entend la voix lui demander de l'achever. Il se saisit alors d'un couteau et lui tranche le cou sans excès de panique, sous le regard effrayé de Fiona, sa collègue de travail sur laquelle il a jeté son dévolu.

Celle-ci s'enfuit dans les bois. Jerry part à sa poursuite, couteau à la main, et lui explique calmement que son geste lui a été dicté par l'animal mourant avant de planter son couteau, à nouveau par accident, sur le corps de Fiona, qui à terre et grièvement blessée se dirige vers une mort certaine. C'est alors que Jerry lui assène plusieurs coups de couteau, tout en pleurant, pour l'achever. La folie meurtrière est ici présente à deux niveaux. Le premier est lorsque Jerry ne se contente pas d'un seul autre coup de couteau pour tuer Fiona mais de plusieurs alors que celle-ci est morte dès le second coup.

Le deuxième niveau est lorsque la caméra s'approche du visage du personnage principal, après qu'il ait asséné tous les coups de couteau, et qui laisse le spectateur découvrir que les larmes de Jerry ont laissé place à un sourire. Celui-ci dira ensuite à ses chien et chat en rentrant chez lui que « pour la première fois, je me suis vraiment senti en vie ». Le meurtre apparaît comme une délivrance pour le personnage. Il tuera ensuite de nouveau à deux reprises avec quelques difficultés émotionnelles pour la deuxième victime pour qui il a développé des sentiments amoureux et inversement.

Le basculement de la transformation d'Arthur Fleck en Joker, se fait peu après que celui-ci tue dans le métro deux jeunes financiers qui l'ont pris à partie. Le meurtre ici, également sanglant, comme tous les autres qui ont été évoqués, est justifié par un sentiment de légitime défense pour Arthur qui pour la première fois dans son existence n'a pas laissé une situation injuste prendre le dessus sur lui.

Lorsque le Joker tue son ancien collègue de travail ou Murray, le présentateur de talk-show, ses actions sont réfléchies et accomplies de sang-froid, en particulier pour le second. Il ne laisse rien transparaître au moment où il commet l'acte. L'image du personnage schizophrène est alors associée à celle d'un « psychopathe », dans sa forme la plus violente, qui tue à plusieurs reprises sans aucune empathie.

Clean, Shaven est à distinguer des autres films évoqués dans le sens où dans le même temps où Pinter Winter s'échappe d'un asile et retourne dans son village afin d'y retrouver sa fille, le meurtre d'une grande violence d'une petite fille est commis et la police locale enquête afin de démasquer le coupable qu'elle pense être un violeur et un serial killer. Le spectateur ne saura jamais vraiment si Peter Winter et le meurtrier recherché ne font qu'un, car là n'est pas le propos du film, mais nous pouvons le supposer tant la coïncidence paraît grande. Ce film qui participe pourtant à la déconstruction des stéréotypes en s'axant sur le décryptage précis des symptômes développés par un schizophrène contribue également au fait de véhiculer des stéréotypes par

l'intégration dans l'histoire d'un doute selon lequel le « serial killer » recherché serait Peter Winter. Le schizophrène est donc quasi (le doute étant permis) nécessairement un tueur.

Deux des films du corpus, *Un homme d'exception* et *Family Life*, réalisés à près de trente ans d'écart, n'associent pas la schizophrénie à la folie meurtrière. Les autres, eux aussi réalisés à des époques différentes et issus de différents genres cinématographiques, montrent une image du schizophrènes tueur. Cette représentation de la schizophrénie n'est donc pas liée au temps, aux époques ou au genre, bien que le film d'horreur semble être celui qui se prête le mieux pour traiter de cette représentation. Elle est liée à l'histoire que le scénariste et le réalisateur souhaitent raconter.

- Les comportements violents du schizophrène envers lui-même

Dans *Black Swan*, *The Voices* et *Clean, Shaven*, les personnages schizophrènes s'infligent du mal à eux-mêmes, d'eux d'entre eux se suicidant : Nina⁴² et Jerry⁴³.

Black Swan suit le tragique destin de Nina, danseuse étoile perfectionniste et schizophrène, retenue pour interpréter les cygnes blanc et noir du Lac de Cygnes. Celle-ci se mutilé en se scarifiant la peau mais surtout se poignarde avec un bout de miroir à la fin du film pendant une lutte avec elle-même alors que victime d'hallucination, elle est persuadée qu'elle se bat contre Lily, dont le chorégraphe du ballet, Thomas, a expliqué qu'elle la remplacerait dans le rôle du cygne noir dans le volet suivant de la première représentation officielle du ballet.

Le retour à la réalité de Nina est brutal et bien que grièvement blessée, elle décide de monter sur scène, dans un élan perfectionniste et dénué de bon sens, pour le dernier acte dans lequel le cygne blanc saute d'une falaise et meurt. Elle saute alors de plusieurs mètres et atterrit sur un matelas. Alors que le public applaudit à tout rompre, Lily s'approche d'elle, ainsi que Thomas, et remarque que Nina se vide de son sang. Les derniers mots qu'elle prononce sont « c'était parfait ». Ici, le suicide est « mis au service » de la perfection artistique et comme dans certains exemples précédents, le passage à l'acte, est consécutif à une hallucination. La schizophrénie est ainsi associée au suicide qui est perçu par les auteurs eux-mêmes comme une délivrance.

⁴² Dans *Black Swan*, Darren Aronofsky, 2011

⁴³ Dans *The Voices*, Marjane Satrapi, 2014

The Voices met également en scène le suicide de son personnage principal, qui se laisse mourir par des inhalations de gaz à la suite d'une dernière hallucination dans laquelle son chien lui dit de se suicider pour éviter de continuer à tuer et son chat de s'échapper et de vivre comme il l'entend. Dans cet exemple aussi, le suicide est vu comme une délivrance, un acte bénéfique par le schizophrène puisqu'à la suite du plan de la mort de Jerry, laissant tout de même entrevoir un visage triste, en apparaît un autre le mettant en scène au paradis, heureux de rencontrer Jésus, et de revoir les trois jeunes femmes qu'il a tuées.

A la différence de Nina, Jerry hésite à se suicider, il est triste de la situation dans laquelle il se trouve mais les hallucinations reprennent le dessus « même après sa mort » avec la scène de générique de fin très joviale qui se déroule au paradis.



The Voices, Marjane Satrapi, 2014, scène du paradis – générique de fin

Clean, Shaven, montre trois séquences marquantes et crues consacrées à des séances de mutilation que Peter Winter s'inflige : il se rase jusqu'à saigner, s'arrache un ongle pour retirer le récepteur qu'il est persuadé qu'on lui a installé et se coupe une partie de la peau du crâne.

Les mutilations sont présentées comme faisant partie intégrante de la schizophrénie.

Le film *Birdman*, Alejandro González Iñárritu, 2014, est une comédie dramatique qui se solde également par le probable suicide du personnage principal Riggan Thomson.

Que faut-il penser de ces représentations de la maladie selon lesquelles le schizophrène est nécessairement un être dangereux et violent envers la société et / ou envers lui-même ?

L'Institut national de la santé et de la recherche médicale (INSERM) donne des éléments de réponse en indiquant que les personnes atteintes de schizophrénie représentant un danger pour la société constituent une minorité voire des exceptions et que « seuls des rares cas donnent lieu à des accès de violence au cours d'une crise, et cette agressivité est le plus souvent tournée vers le patient lui-même. Environ la moitié des patients souffrant de schizophrénie font au moins une tentative de suicide au cours de leur vie. Entre 10 et 20% en meurent, surtout dans les premières années⁴⁴ ».

Les films étudiés rendent compte d'une réalité mais qu'ils n'ont pas nuancé, pouvant donc laisser penser que la violence chez les schizophrènes existe nécessairement, participant ainsi à leur stigmatisation auprès du grand public alors « qu'elle correspond à une vision profondément déformée et à une confusion entretenue entre l'agitation de certains patients qualifiés « d'agressifs » et la véritable violence criminelle qui est en réalité rarissime (seulement 0,2% des crimes sont commis par des personnes atteintes de schizophrénie - un risque aussi faible que celui d'être frappé par la foudre, et les études menées sur ce sujet ne concluent PAS que les personnes atteintes sont plus sujets aux violences que le reste de la population – 4%).⁴⁵

b) Les conséquences de la stigmatisation de la schizophrénie au cinéma sur les représentations sociales

- La transmission d'une information stéréotypée

Le cinéma associe souvent la schizophrénie à l'imprévisibilité, la violence, la dangerosité, aux pulsions meurtrières et à des crises spectaculaires or, la violence et les pulsions meurtrières du malade sont d'un point de vue clinique très rares.

Les crises présentées comme « spectaculaires » au cinéma ne le sont pas nécessairement dans la réalité. La situation du malade est aussi présentée comme inexorable, ce qui participe à sa stigmatisation et a pour conséquence d'influer sur les représentations sociales de la schizophrénie.

⁴⁴ Marie-Odile Krebs, Schizophrénie
Intervenir au plus tôt pour limiter la sévérité des troubles, 2020 INSERM

⁴⁵ Association PromesseS, L'image de la schizophrénie à travers son traitement médiatique - Trois conclusions et une hypothèse Etude lexicographique et sémantique - Décembre 2015
https://www.fondationfondamental.org/sites/default/files/synthese_etude_obsoco_traitement_mediatique_schizophrenie.pdf

Les hallucinations visuelles, sont sur-représentées au cinéma et notamment dans l'ensemble des œuvres qui constituent le corpus, excepté dans *Family Life* où leur représentation est moindre du fait de l'adoption d'un point de vue objectif pendant toute la durée du film, empêchant de voir ce que Janice décrit ; et de *Clean, Shaven* qui s'intéresse davantage à aux hallucinations sonores du personnage principal. Le traitement de la schizophrénie par le cinéma semble donc conduire à la transmission partielle d'informations de la maladie aux spectateurs.

En effet, les hallucinations visuelles sont les plus souvent représentées au détriment de celles d'ordre acoustico-verbales qui sont en réalité plus fréquentes, ce qui participe à propager une vision biaisée de la maladie au lieu d'en transmettre une description clinique réaliste⁴⁶ qui aurait pour conséquence une déconstruction des stéréotypes majoritairement véhiculés.

Cette transmission stéréotypée de ce qu'est la schizophrénie participe à créer un sentiment de peur de la société par rapport à cette maladie.

- L'existence d'un sentiment de peur de la société envers les schizophrènes

La société s'entend ici comme le spectateur qui de manière intrinsèque la constitue en partie. Il est le récepteur des informations transmises par le septième art.

J'ai soumis un questionnaire à des spectateurs sur les relations entre schizophrénie au cinéma et effet sur les représentations sociales de la maladie et j'ai pu m'apercevoir du fait que 35,5%⁴⁷ des questionnés ressentent de la peur envers le personnage schizophrène, ce qui est un pourcentage assez important. Il s'explique par deux faits : la représentation violente de la maladie par les médias dont le cinéma fait partie et qui a été précédemment détaillée mais aussi par l'utilisation galvaudée des mots « schizophrène » et « schizophrénie » qui dans l'imaginaire collectif ont une connotation extrêmement négative.

En effet, le psychiatre Nicolas Rainteau a fait une thèse de médecine sur la schizophrénie qui détaille l'étude qu'il a conduite, la première en France, et permettant l'évaluation du mot « schizophrène ». Le test pour les personnes ayant participé à l'étude était d'aligner, à l'aide d'un joystick, « leur point à un autre qui se déplaçait sur l'écran. Cet autre point est

⁴⁶ Interview de Marine Raimbaud par Leo Viry pour Neo : *Fight Club*, *The Voices*, *Shutter Island*. . . quand le cinéma stigmatise les schizophrènes, Neon 2020

⁴⁷ Voir annexe 1

officiellement animé par un sujet sain, puis par un patient schizophrène, ces deux informations étant notifiées à l'écran. A la lecture du mot 'schizophrénie', les joueurs ont moins bien réussi à suivre le point, alors qu'en réalité le point bougeait toujours tout seul, et de la même façon. *"Le participant lit simplement le mot schizophrénie, et il réagit autrement. Il ne voit ou ne parle à personne, la seule lecture suffit. Cela montre l'impact inconscient de ce mot sur les comportements des personnes envers les patients atteints de schizophrénie".*⁴⁸ » Le résultat de cette étude montre que la simple lecture de ce mot déstabilise, met mal à l'aise alors même que la plupart des personnes ne savent pas définir correctement la notion de schizophrénie. Il y a donc un travail de pédagogie à entreprendre afin que ce mot soit compris, dans toutes les nuances qu'il contient. Les résultats du questionnaire en annexe montrent qu'un tiers des personnes interrogées considère que la schizophrénie est un dédoublement de la personnalité ; beaucoup savent juste que c'est une maladie mentale sans pour autant savoir comment la définir ; trois la confondent avec d'autres troubles mentaux que les TDI (troubles dissociatifs de l'identité) comme la bipolarité, la psychose ; deux autres pensent que c'est un trouble psychologique alors qu'il s'agit d'un trouble psychiatrique. Six personnes sur trente-et-une donnent cependant de bons éléments de définition mais aucune n'a pu la définir complètement.

Le constat de l'existence d'un sentiment de peur développé par le spectateur envers le schizophrène interroge sur la portée des œuvres cinématographiques, au niveau des représentations qu'elles proposent et qui ont des conséquences sur celles qui préexistent : le cinéma ne semble pas participer globalement à une meilleure compréhension de la maladie⁴⁹ alors que 90,3% des personnes questionnées sur le fait que le cinéma ait un rôle social ou non et influence ou non les représentations sociales existantes répondent par l'affirmative.

Le cinéma, indépendamment de l'association qu'il fait entre la schizophrénie et les comportements violents et dangereux qui ont pour conséquences de véhiculer des stéréotypes, entretient une confusion entre cette maladie et un autre trouble mental, les troubles dissociatifs de l'identité (TDI).

⁴⁸ Didier Morel, Schizophrénie : 2019, l'année du changement de nom ? 2019

⁴⁹ Annexe 1, questionnaire, 74,2% des interrogées considèrent que le cinéma ne les pas aidé à mieux appréhender la schizophrénie.

2. L'entretien de la confusion entre la schizophrénie et les TDI et les critiques engendrées

Il sera question dans cette partie d'étudier le lien que fait le cinéma entre deux maladies mentales : la schizophrénie et les troubles dissociatifs de l'identité et les contestations sociales du corps médical et des malades eux-mêmes résultant de la confusion entre ces deux pathologies. Il sera intéressant de voir que cette confusion entre ces deux troubles psychiques dure depuis plusieurs décennies. Le premier film à avoir réellement ancré cette confusion dans l'esprit du spectateur est *Psychose* de Hitchcock, 1960. Le second, qui a marqué toute une génération, est *Fight Club* (David Fincher, 1999) et enfin *Split*, 2017, a défrayé la chronique pour sa représentation jugée fautive des TDI. L'exemple de ces films, séparés les uns des autres par plusieurs années, entretiennent pourtant la confusion entre la schizophrénie et les TDI. Le cinéma semble évoluer sur certains points en ce qui concerne leur représentation mais également reproduire et diffuser à différentes périodes la confusion entre ces deux troubles.

a) La relation cinématographique entre troubles dissociatifs de l'identité et schizophrénie

A l'instar de *Joker*, un autre film a également fait l'objet de vives critiques : *Split* de M. Night Shyamalan, sorti en 2017. Il entretient la confusion entre schizophrénie et troubles dissociatifs de l'identité et narre l'histoire de Kevin Wendell Crumb, homme doté de vingt-quatre personnalités qui kidnappe trois jeunes filles au profit de sa vingt-quatrième personnalité surnommée « la bête ». En effet, le film a été accusé de véhiculer des clichés sur les troubles dissociatifs de l'identité ainsi qu'une mauvaise image de cette maladie en mettant en avant la violence de Kevin envers les autres, ce qui a une conséquence négative sur la perception du public et des malades eux-mêmes sur la maladie et qui contribue à amplifier la peur qu'elle représente. Une pétition a été lancée, ayant obtenue plus de 2000 signatures, le #GetSplitOffNetflix a été créé et de nombreuses fois repris afin de dénoncer le traitement de la maladie dans le film et de demander son retrait de la plateforme Netflix ou un avertissement expliquant qu'il s'agit d'une fiction et qu'elle n'est pas représentative « de ce qu'est le trouble de la personnalité multiple »⁵⁰. A la date du 28 août 2020, le film a été retiré par la plateforme mais aucune communication n'a été faite sur les raisons de ce retrait.

⁵⁰ https://www.huffingtonpost.fr/entry/split-sur-netflix-pourquoi-certains-demandent-la-suppression-du-film_fr_5ef35766c5b663ecc855bb12



Split, 2017, M. Night Shyamalan, Kevin lors du kidnapping des trois jeunes filles

Le trouble dissociatif de l'identité n'a été que peu rarement diagnostiqué aux Etats-Unis avant la parution en 2011 du livre de Debbie Nathan « *Sybil exposed: The extraordinary story behind the famous multiple personality case* ». Aujourd'hui, la médecine considère que des millions d'américains sont touchés par ces troubles ce qui en fait un trouble pratiquement aussi développé que la schizophrénie.

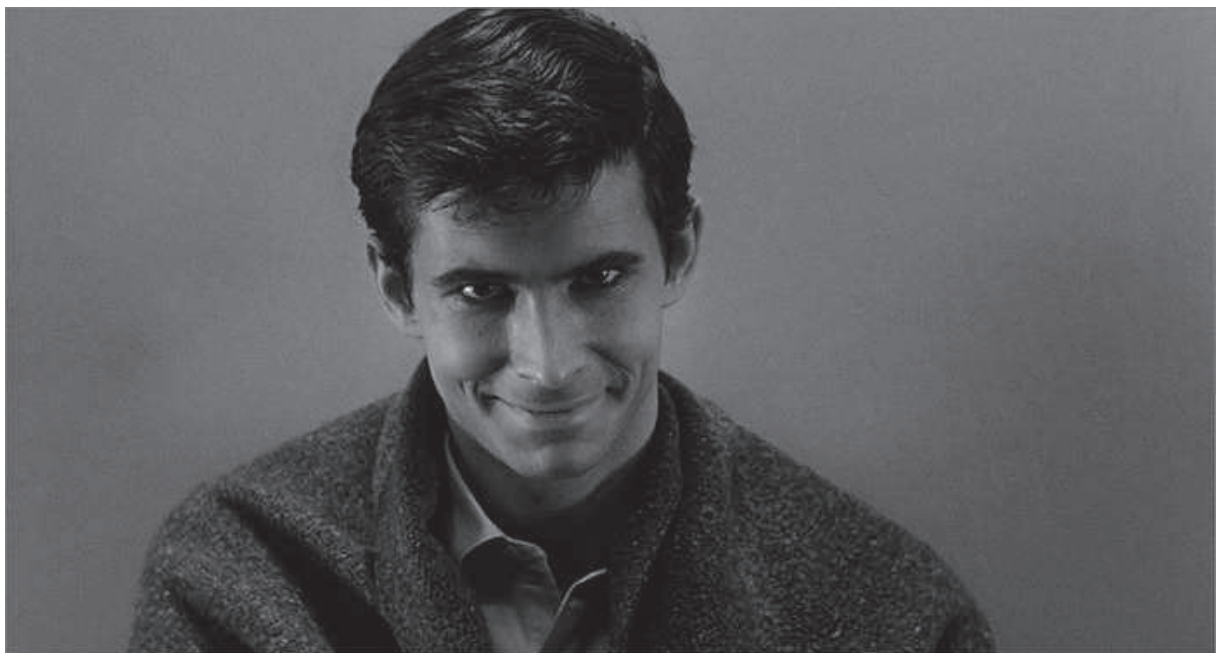
La confusion entre les deux maladies vient peut-être du fait de la jeunesse du diagnostic des TDI et de la racine étymologique du mot « schizophrénie », juxtaposition des mots « séparation » et « esprit » qui laisse penser que la maladie se manifeste par la présence de personnalités multiples cohabitant ensemble tant bien que mal. Cette confusion née du choix même du nom de la maladie semble ne pas avoir été imaginée par son créateur, Eugen Bleuler qui « voulait plutôt proposer que certaines fonctions psychologiques, telles que la pensée, la langue et l'émotion, qui sont normalement intégrés entre elles, sont divisées ou déconnectées chez le schizophrène ».⁵¹

⁵¹Michael W.Passer et Ronald E.Smith, *Psychology : science of Mind and Behavior*, 5th edition, page 570, 2011
Ragnhild Hole : *Littérature et schizophrénie : la fonction thérapeutique de l'art dans l'Enfant Bleu d'Henri Bauchau*, septembre 2018

Comme pour la schizophrénie, Kévin, par le biais de son trouble, va tuer. Il nous est également expliqué à l'aide de flashbacks qu'il a été abusé et maltraité par sa mère. La seule des trois filles échappant à « la bête » est celle dont on va également apprendre par l'utilisation de flashbacks qu'elle a été abusée sexuellement (et l'est sûrement encore au moment de son kidnapping) par son oncle. Le seul moyen d'échapper à une personne violente et qui a été violentée, souffrant de TDI est-il d'être soi-même une victime de maltraitance ?

Psychose d'Alfred Hitchcock, 1960, est considéré comme le premier film à représenter les TDI et à les dépeindre négativement. En effet, comme la schizophrénie, ils sont associés à la violence et au danger. Norman Bates tue en effet Marion Crane sous sa douche sous l'influence de sa mère décédée qui continue à exister au travers de son fils qui en fait l'une de ses deux personnalités en s'habillant comme elle et en prenant sa voix.

A la toute fin du film, le visage du personnage principal se fond par un effet de montage à celui, cadavérique, de sa mère, qui laisse supposer qu'il n'y a pas de retour possible à la normalité pour lui ni de guérison. Peu avant ce plan, la personnalité de Norman Bates, mis en cellule, s'efface au profit de celle de sa mère. Le personnage ne parle pas mais ses pensées, dites en voix-off, laissent entendre de manière claire qu'il n'arrive pas à dissocier sa personnalité de celle de sa mère.



Psychose, Alfred Hitchcock, 1960, avant-dernière scène du film, commissariat de police, Norman Bates « dans la peau » de sa mère

Les TDI, tout comme la schizophrénie, sont très rapidement vus comme de fabuleux outils de narration d'histoires à intrigue forte. Ils sont définis comme étant la division de la personnalité en plusieurs parties, « chaque partie ayant des fonctions spécifiques que souvent les autres n'ont pas, ou ont de manière réduite. »⁵²

Fight Club, réalisation de David Fincher, sortie en 1999, traite également des TDI alors qu'il est cité à de nombreuses reprises comme étant un film traitant de la schizophrénie. Dans le questionnaire effectué dans le cadre de ce mémoire, *Psychose*, *Fight Club* et *Split* sont les films les plus cités en réponse à la question : « quels sont les deux films qui traitent de la schizophrénie qui t'ont le plus marqué ? »⁵³.

Il est intéressant de voir qu'aucun des trois films cités ne relate en réalité l'histoire de personnes schizophrènes. Leurs personnages principaux sont en effet tous atteints de TDI. Le cinéma participe donc à la confusion entre les deux pathologies.

Pour revenir à *Fight Club*, le film montre la plongée dans la démence du « Narrateur » qui rencontre et échange avec Tyler, son opposé, qui s'avère être l'émanation de sa deuxième personnalité et qui détient et ose tout de ce que le Narrateur n'ose pas. Comme pour les films qui traitent de la schizophrénie, les films sur la TDI revêtent un intérêt social comme celui de critiquer les valeurs d'une société. Dans *Fight Club*, c'est le consumérisme qui est dénoncé. Par ailleurs, comme pour la schizophrénie, c'est l'environnement familial qui tient une grande place dans le développement de la maladie, comme cela sera développé dans la troisième partie du mémoire.

Ces éléments participent d'autant plus à créer la confusion chez le spectateur entre schizophrénie et TDI.

⁵² Interview de Olivier Piedfort-Marin, par Yérin Sar, dans « Une brève histoire du trouble dissociatif de l'identité », 207 Vice

⁵³ Voir annexe 1



Fight Club, David Fincher, 1999 – Tyler Durden au « fight club »

La comédie s'intéresse aussi au sujet des TDI comme dans « Fous d'Irène », de Peter Farrelly et Bobby Farrelly, 2000, qui permet de nourrir la trame de cette histoire humoristique basée sur le dédoublement de personnalité du personnage principal dont les deux personnalités opposées, comme dans *Fight Club*, tombent sous le charme d'une même femme et vice-versa.

Avec ce film, le cinéma montre qu'il peut traiter des maladies mentales avec tout genre cinématographique, notamment la comédie pure, et continuer à délivrer des messages.

Pour résumer, les deux maladies, que sont les TDI et la schizophrénie, sont souvent confondues et cela depuis les années soixante, souffrent des mêmes maux : une représentation erronée de ce qu'elles sont, ce qui conduit à la difficulté de leur lisibilité par les spectateurs. De ces difficultés de lisibilité émergent des contestations sociales émanant du corps médical et des patients eux-mêmes.

b) L'essor des contestations sociales

Il y a un manque de connaissance de la population en général sur la schizophrénie⁵⁴, en partie dû à la stigmatisation véhiculée par les médias sur cette maladie. Cela a une conséquence sur les malades dont le diagnostic peut devenir difficile à établir en raison de la peur que peut

⁵⁴ Dawn Elizabeth Peleiks, Sivje Cathrine Felldall, Schizofreni – til å leve med, 2017, page 110

susciter chez eux la maladie due à la perception négative que la société porte sur le sujet. Le fait de la connotation négative de la maladie, les personnes diagnostiquées schizophrènes sont souvent mises à l'écart de la société. Elles éprouvent ainsi des difficultés à vivre en société avec leur maladie. La stigmatisation apparaît ainsi comme étant une « double peine » pour eux⁵⁵, ce qui participe à la naissance de contestations sociales.

Les conséquences de la stigmatisation de la schizophrénie selon les proches du malade

Nous allons nous intéresser à une étude menée en 2015⁵⁶ par l'association PromesseS, qui « rassemble toutes les personnes qui, touchées par la schizophrénie d'un proche, ont suivi le programme ProFamille. Considérant qu'il leur a changé leur vie, elles veulent le soutenir et participer à son développement ». PromesseS est également engagée dans la dé-stigmatisation des schizophrénies⁵⁷.

Dans cette étude, il appert que le traitement médiatique de la schizophrénie dans la presse écrite participerait à la stigmatisation et aux représentations sociales erronées de la maladie. Ce parallèle peut également s'appliquer au cinéma, qui comme nous l'avons vu précédemment, participe également à la stigmatisation de la maladie.

En effet, il l'utilise souvent, selon l'étude, comme une métaphore de la « dureté de la vie ou la mélancolie » au lieu de la traiter pour ce qu'elle est, une maladie. Par exemple, la schizophrénie de Jerry est surtout traitée à travers le prisme de sa vie difficile (son enfance à l'écart de ses camarades, sa mère schizophrène qui l'a conduit à la tuer, son manque de vie sociable, la violence de son père ...).

L'association met en cause le recours à la schizophrénie comme un « accessoire » à la création d'une atmosphère lourde et inquiétante. La notion de « serial killer » par exemple, qui pourrait se définir par la répétition de meurtres perpétrés par une personne, est souvent associée à la schizophrénie. Cette association se confirme dans *Répulsion* où Carol tue son petit-ami Colin mais aussi le propriétaire de son appartement ; d'Arthur Fleck dans *Joker*, de Jerry dans *The Voices* qui tue quatre personnes avec comme sentiment sous-jacent qu'il ne peut contrôler ses

⁵⁵ Ragnhild Hole, Littérature et schizophrénie : La fonction thérapeutique de l'art dans L'enfant bleu d'Henry Bauchau

⁵⁶ Association PromesseS, L'image de la schizophrénie à travers son traitement médiatique - Trois conclusions et une hypothèse, décembre 2015.

⁵⁷ Site de l'association PromesseS : <https://www.promesses-sz.fr/qui-sommes-nous.html>

pulsions meurtrières ou encore dans *Clean, Shaven* où il est sous-entendu que Peter Winter, le personnage principal du film, et le « serial killer » recherché par la police locale, ne forment qu'un. Les diverses représentations de la schizophrénie semblent fréquemment converger vers une image de souffrance inéluctable pour les autres et/ou pour le schizophrène lui-même et cela peu importe les époques.

Le point de vue d'un schizophrène sur la maladie

Je suis Mademoiselle C., schizophrène : double narration thérapeutique est un livre de 2016 dans lequel l'auteur, le pédopsychiatre Jacques Serfass, relate le témoignage d'une de ses patientes, rencontré lorsqu'il était interne en psychiatrie et qu'il a suivi trente ans plus tard.

La jeune femme, « Mademoiselle C » exprime notamment la souffrance qu'elle éprouve de ne pas se sentir comprise par ses proches. Cette notion d'incompréhension est montrée dans le réaliste *Family Life* de Ken Loach dans lequel Janice et sa famille ne parviennent pas à se comprendre. « Mademoiselle C » relate ainsi : « je suis restée prostrée tout le dimanche sur mon lit à pleurer. On appela le médecin. Piqûres, neuroleptiques. Ma sœur prétendait que c'était de la comédie, qu'avec un peu de volonté ... »⁵⁸ et ajoute « Je ne dis pas qu'il soit aisé de juger au premier coup d'œil ce qu'il convient, mais justement, raison de plus pour s'abstenir d'y mettre le paquet. Sinon c'est comme s'il s'agissait d'une punition... Je me souviens de ma mère disant, quand je revenais à la maison assommée de neuroleptiques « Articule ! Articule... Ou bien tais toi » »⁵⁹. Le témoignage de la patiente sur sa vie met en exergue le manque cruel de compréhension de la maladie par ceux qui côtoient des personnes atteintes de cette maladie.

La maladie du schizophrène le fait souffrir mais également cette incompréhension familiale. La « sentence » est double. Comme l'écrit Arthur Fleck dans son journal « *The worst part of having a mental illness is that people expect you to behave as if you don't.* » Cette représentation de la souffrance endurée par le schizophrène et incomprise par la société est présente sur les écrans que cela soit en 1963 (*Schlock Corridor*), en 1971 (*Family Life*) ou en 2019 (*Joker*).

⁵⁸ Jacques Serfass, *Je suis Mademoiselle C., schizophrène : double narration thérapeutique*, page 84, 2016

⁵⁹ Jacques Serfass, *Je suis Mademoiselle C., schizophrène : double narration thérapeutique*, page 120, 2016

La vision du corps médical

Le corps médical fustige le fait que dans les films, la schizophrénie soit souvent montrée comme une maladie dont on ne peut guérir. A titre d'exemple, dans les films qui ont été évoqués jusqu'alors dans ce mémoire et qui traitent de schizophrénie, seul *La fosse aux serpents*, Anatole Litvak, 1948, et *Un homme d'exception*, Ron Howard, 2001, montrent une guérison du schizophrène ou une contenance de ses troubles psychiques. Le cinéma, dans son évolution de la représentation de la schizophrénie, a plutôt tendance à critiquer négativement le corps médical qui ne semble pas prendre assez soin de ses malades.



Un homme d'exception, Ron Howard, 2001 : Alicia Nash, la femme de John Nash, qui a participé à la contenance de la maladie de son époux

The Voices, de Marjane Satrapi, 2014 et *Black Swan*, de Darren Aronofsky, se soldent eux par le suicide du schizophrène ; *Family Life*, *Répulsion*, *Shining*, *Shock Corridor*, *Clean*, *Shaven* et *Joker*, par l'amplification des symptômes de la schizophrénie, semblent définitivement sceller le destin du personnage schizophrène, plongé de manière irrémédiable dans sa maladie. Or, la psychiatre Marine Raimbaud explique là encore, dans un entretien avec un journaliste, que le cinéma participe à la stigmatisation de la maladie en déclarant qu' « un tiers des patients sont

en rémission après plusieurs années de traitement et certains patients, malgré leur pathologie, ont une vie socio-professionnelle tout à fait stable. Évidemment, cela peut prendre du temps, il faut que le patient accepte le traitement, réussisse à le poursuivre, et certains symptômes sont plus difficiles à traiter que d'autres, comme les troubles cognitifs ou encore la difficulté d'entrer en contact avec les autres, mais de réels progrès ont été fait ces dernières années. La schizophrénie n'est pas une maladie incurable ! »⁶⁰ Il ressort de cette déclaration que le traitement par la médecine de la maladie a évolué mais que le cinéma lui, ne semble pas suivre cette évolution, en continuant à véhiculer largement le fait que la schizophrénie est incurable.

L'hypothèse selon laquelle le cinéma participe à une représentation stéréotypée de la schizophrénie en l'associant nécessairement avec d'autres troubles mentaux et en entretenant la confusion entre les différentes maladies mentales est validée mais est à nuancer. En effet, dans la majorité des films traitant de la schizophrénie, des stéréotypes sur la maladie sont véhiculés (violence du malade envers lui-même ou envers les autres ; association de la maladie avec les TDI ; absence de guérison de la maladie) entraînant certaines conséquences (représentations biaisées de la maladie pour le malade et pour la société) et des contestations du corps médical et des proches des malades notamment. Cependant, cette affirmation est à nuancer dans le sens où comme nous l'avons étudié, le cinéma participe également à la déconstruction des stéréotypes. Ce qui est incroyable avec le cinéma, et cela de *M le Maudit* à *Joker*, c'est sa propension à proposer des représentations stigmatisantes des maladies mentales tout en émettant des critiques à l'encontre de la société, jugée souvent responsable de la survenance des troubles mentaux ou de ne pas réussir à les comprendre et/ou à les contenir. Ce qui est encore plus intéressant, c'est lorsque des actions stigmatisantes des maladies mentales sont associées dans une même œuvre à des schémas de déconstruction de stéréotypes existants. L'évolution des représentations de la schizophrénie semble alors être davantage au sein d'un même film que des films réalisés à différentes périodes.

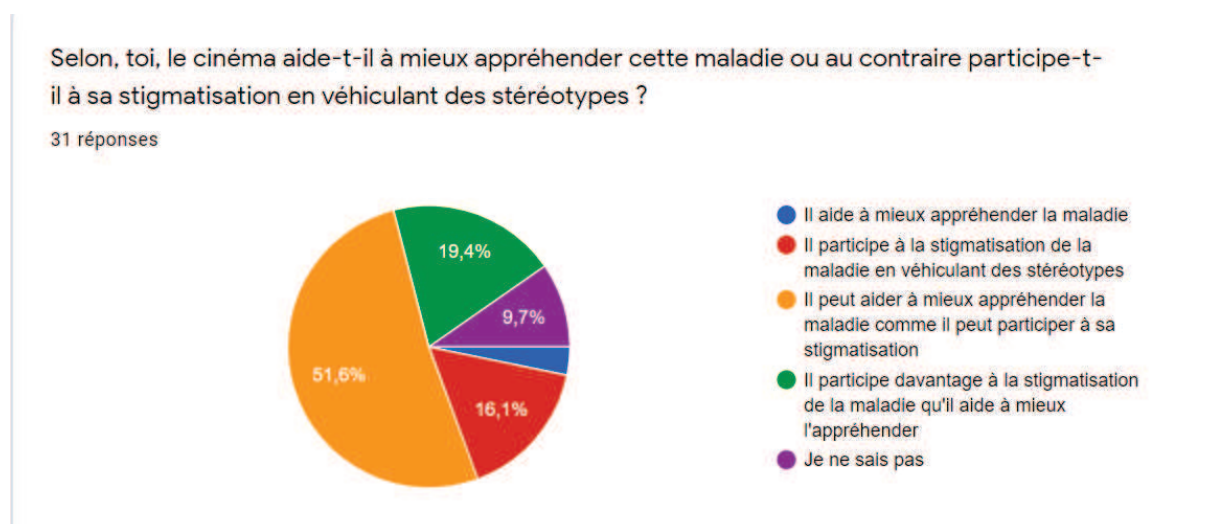
Les résultats du questionnaire que j'ai soumis aux spectateurs sur le lien entre traitement de la schizophrénie au cinéma et son influence sur les représentations sociales de la maladie montrent que 51,6% des personnes interrogées considèrent que le cinéma peut aider à mieux appréhender la schizophrénie, et donc être un acteur de la déconstruction des stéréotypes qu'elle fait naître, comme il peut participer à la stigmatisation de la maladie. A titre de comparaison, 16,1% des

⁶⁰ Lio Viry, *Fight Club, The Voices, Shutter Island... quand le cinéma stigmatise les schizophrènes*, magazine Neon, 2020

réponses laissent apparaître que le public estime que le cinéma participe uniquement à la stigmatisation de la maladie en véhiculant des stéréotypes⁶¹.

La déconstruction peut s'entendre par le remplacement de la vision du schizophrène étant un « fou dangereux » par une personne en proie à une très grande souffrance dont la société (sous toutes ses formes) est jugée responsable. Le personnage schizophrène souffre nécessairement de cette maladie, de manière plus ou moins importante en fonction de la sévérité des symptômes.

Cependant, il participe également à la construction d'un nouveau stéréotype selon lequel on devient schizophrène nécessairement à cause de traumatismes divers et variés. L'empathie serait-elle ainsi uniquement réservée aux schizophrènes ayant subi des traumatismes ? Quid des autres, ceux pour qui la maladie s'est développée sans choc émotionnel ?



Extrait du questionnaire soumis au public

Partie III : la mise en avant de schémas sociaux et familiaux dysfonctionnels et rôle de la société dans l'existence de la schizophrénie

Cette troisième partie a pour objectif de montrer que le cinéma est un acteur qui participe à la déconstruction de certains stéréotypes sur la schizophrénie. L'image de danger que représente le schizophrène pour la population s'estompe au profit d'une réelle empathie de celle-ci envers

⁶¹ Annexe 1

le malade. Cela est notamment permis par les films qui mettent en lumière, avant toute autre chose, la fragilité des schizophrènes.

Le cinéma par ce traitement de la schizophrénie tend à humaniser le malade en accordant une place non négligeable dans le récit aux origines de sa maladie, quand il y en a.

En effet, certains films, réalisés à des époques variées, exposent les événements traumatiques subis par les schizophrènes, afin d'expliquer qu'ils sont à l'origine de la survenance de leur maladie. Dans son traitement de la représentation de la schizophrénie, le cinéma dans son évolution, dans son ensemble, semble donc porter une attention particulière aux origines sociales de la maladie, participant ainsi à l'émergence du sentiment empathique.

Il sera question de s'intéresser aux films qui mettent en avant les schémas familiaux et sociaux dysfonctionnels des schizophrènes et les conséquences de ces mises en avant sur les représentations sociales de la maladie avant d'étudier le rôle de l'amour, distribué par la société, et présenté dans un bon nombre de films comme un élément clé tant dans l'émergence et la guérison de la maladie.

1. La présence de schémas familiaux et sociaux dysfonctionnels

Les schémas sociaux et familiaux dysfonctionnels sont des éléments clés dans la survenance de la schizophrénie et leur prise en compte dans le récit cinématographique a des conséquences sur les représentations sociales.

a) Schémas familiaux et sociaux dysfonctionnels : principaux éléments déclencheurs de la schizophrénie

- Les schémas familiaux dysfonctionnels

A la fin de *Répulsion*, la caméra montre une photo de famille de Carol enfant et de son père, sur fond de musique triste, sur laquelle ils se regardent au travers de deux croisillons de rotins. La caméra cadre ensuite l'œil « halluciné » de la petite fille, œil que nous retrouvons à l'âge adulte du personnage principal, qui est cadré en tout début de film, sous-entendant ainsi

l'origine de sa répulsion des hommes : un viol incestueux. Les hallucinations de Carol, son comportement anti-social, sa hantise des bruits et des pas semblent alors prendre tout leur sens.

Family Life met en scène Janice que sa famille ne comprend pas, et qui régit la totalité de sa vie. Elle ne parvient pas à trouver sa place dans ce monde. La figure maternelle est à l'origine de ces maux puisque c'est parce que sa mère a décidé pour elle qu'elle doit avorter, que Janice s'engouffre dans la schizophrénie, se replie sur elle-même et se terre dans un mutisme. C'est cette mère également qui décidera de l'internement de sa fille. La vie de Janice n'est pas la sienne mais celle que ses parents ont décidé pour elle.

Ce symbole de la mère à l'origine de la schizophrénie du personnage principal est souvent représenté dans les films. En effet, dans *Black Swan*, Nina vit, comme Arthur Fleck, avec sa mère qui représente une influence néfaste dans son développement : elle passe son temps à la couvrir et à l'infantiliser. Elle couche Nina dans son lit comme si elle était encore une enfant, elle l'aide à s'habiller ou à se déshabiller, elle lui remonte sa boîte à musique. La chambre de Nina ressemble d'ailleurs en tous points à celle d'une petite fille avec ses peluches et ses tons roses.



Black Swan, Darren Aronofsky, 2011 : Nina dans sa chambre

La mère de Peter Winter de *Clean, Shaven*, dont on ne connaît que très peu de choses, ne comprend pas son fils et n'a pas réussi à gérer sa maladie dès l'enfance.

Arthur Fleck (*Joker*) n'a jamais connu son père et comme Nina, a une relation particulière avec sa mère, dont il s'occupe en permanence, sauf lorsqu'il travaille, en lui donnant le bain, à manger ou encore en s'allongeant près d'elle le soir venu. On apprend que cette mère, chérie par Arthur, a eu une relation avec un homme violent qui la battait elle ainsi qu'Arthur, qui porte les stigmates de ces coups, qu'il avait oubliés ; qu'il a également été retrouvé attaché au radiateur de la maison, ce qui le poussera au matricide. Penny, la mère d'Arthur, souffre d'une maladie mentale, qui n'est pas identifiée dans le film, comme Arthur finit par l'apprendre quand il arrive à accéder au dossier psychiatrique de sa mère. Il y aurait-il une filiation des maladies mentales, de la schizophrénie ? Il semble que oui comme cela est développé dans *Psychology : Science of Mind and Behavior*, 5th Edition, de Michael W. Passer et Ronald E. Smith.⁶² : « On étudie des facteurs génétiques, des facteurs biochimiques et des facteurs cérébraux. Il y a une augmentation de risque quand on a quelqu'un qui souffre de la schizophrénie dans sa famille, mais la prédisposition génétique n'explique pas à elle-seule le développement de la maladie »⁶³.

Le motif de la filiation de la schizophrénie est présent dans trois autres films du corpus. En effet, Les mères de Curtis LaForche (*Take Shelter*), de Jerry (*The Voices*) et le père de Danny (*Shining*) sont tous les trois atteints de schizophrénie. Cette révélation dans *Take Shelter*, qui apparaît tardivement, donnent des indications sur le fait que les visions apocalyptiques de Curtis soient bien des hallucinations et non des prophéties. La fin du film laisse en effet planer le doute sur le fait que Curtis soit un schizophrène ou un prophète ayant su déceler les signaux de l'apocalypse.

Dans *The Voices*, nous apprenons vers le début du film, lors d'un entretien avec sa psychiatre, que la mère de Jerry entendait « la voix des anges et des animaux », comme lui. Nous apprenons également que cette mère schizophrène, sous la menace d'un nouvel internement en hôpital psychiatrique, s'est tailladée le cou avant de demander à son fils de l'achever, ce qu'il fit. Cet acte marqua son départ en hôpital psychiatrique et le début d'un long suivi médical. Jerry, quand il était enfant parlait à une chaussette qu'il considérait comme son amie. Personne ne l'a accompagné à ce moment-là dans son appréhension de la maladie. Au contraire, son père commettait des actes de violence contre lui, sous les yeux de sa mère impuissante et déconnectée du monde qui l'entourait.

⁶² 2011, page 572

⁶³ Ragnhild Hole, Littérature et schizophrénie : La fonction thérapeutique de l'art dans *L'enfant bleu* d'Henry Bauchau, 2018

Dans *Shining*, Jack Torrance tout comme son fils, Danny qui parle à son ami imaginaire (et est victimes d'hallucinations comme son père), est schizophrène. Fait intéressant, dans ce film, la schizophrénie de l'enfant se manifeste avant celle du parent.

Le lien entre une famille dysfonctionnelle et l'émergence de la schizophrénie semble ainsi être établi dans une partie des films du corpus.

- Les facteurs sociaux dysfonctionnels

« Il semble que les événements stressants jouent un rôle important dans l'apparition de la schizophrénie ⁶⁴ » et que « la prévalence de la schizophrénie est plus élevée dans les groupes socioéconomiques défavorisés ». Le statut social apparaît alors comme une probable cause du développement de la schizophrénie. Cette affirmation sur le statut social semble être reprise dans les films du corpus.

En effet, dans *Joker*, Arthur Fleck a un statut précaire de clown de rue et n'a pas d'amis tout comme Jerry (*The Voices*) et Nina (*Black Swan*) ; dans *Take Shelter* Curtis LaLorche est licencié, fait face à des problèmes financiers importants et ses amis finissent par l'abandonner ; Janice de *Family Life* est sans emploi et est déçue par son petit-ami ; enfin Jack Torrance est isolé au fin fond du Colorado dans l'Overlook hotel.

Lorsque nous en apprenons plus sur les trois témoins de *Schock Corridor*, nous comprenons que la société joue un rôle dans le développement des maladies mentales. C'est parce que l'un des témoins a travaillé dans l'élaboration du nucléaire, invention de l'Homme destinée entre autres à être utilisée comme moyen de défense lors d'une guerre, et qu'il a été confronté aux premières explosions, qu'il a développé des troubles mentaux ; c'est parce qu'un autre a passé beaucoup de son temps à se battre contre les inégalités raciales de son pays, les Etats-Unis, qu'il finit par perdre la raison et penser qu'il est blanc et membre du Ku Klux Klan. Le troisième a perdu la raison à cause de sa participation à la guerre de Corée.

Enfin, le journaliste John Barrett, perd la raison du fait des traitements du corps médical des maladies à l'époque mais aussi d'un des symboles des Etats-Unis qui le pousse à se faire interné à l'hôpital psychiatrique : la course à l'extrême réussite financière et sociale.

⁶⁴ Passer, M. W. et Smith, R. E. (2011). *The Science of Mind and Behavior* (5th edition), 2011, page 574.

La société, dans son ensemble, est critiquée et est désignée comme étant à la source du développement des maladies mentales.

L'ensemble des films étudiés montrent tous des schémas sociaux et/ou dysfonctionnels qui seraient à l'origine de la maladie mentale alors même que les histoires racontées sont très différentes les unes des autres et qu'elles se passent à des périodes différentes. Cette représentation des origines sociales de la schizophrénie et qui perdure interroge naturellement sur la société : n'a-t-elle jamais évolué en bien ?

La mise en avant de ces schémas familiaux et sociaux dysfonctionnels ont des conséquences positives sur les représentations sociales de la maladie par les spectateurs.

b) Les conséquences de la mise en avant des schémas familiaux et sociaux dysfonctionnels sur le spectateur

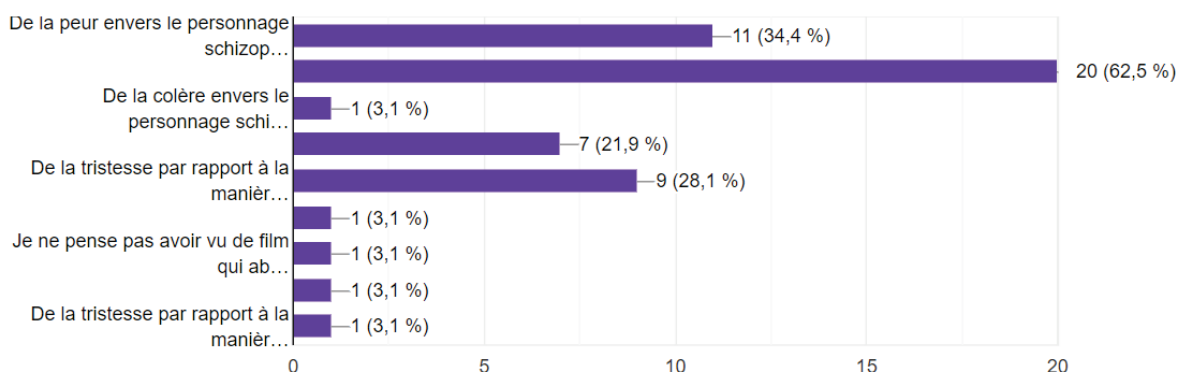
Avec la mise en avant des schémas familiaux et sociaux dysfonctionnels, le spectateur trouve une origine, une explication au développement de la maladie du schizophrène, ce qui amenuise sa peur envers le malade. En effet, dans le questionnaire soumis à trente personnes, 62,5% des personnes interrogées ressentent de l'empathie envers le schizophrène, contre 34,4% d'entre elles qui ressentent de la peur⁶⁵.

⁶⁵ Annexe 1

Que ressens-tu le plus souvent quand tu regardes des films sur la schizophrénie ?



32 réponses



Extrait des résultats du questionnaire

NB : le pourcentage le plus important, 62,5%, s'applique à la proposition suivante, qui n'est pas visible sur le graphique : « de l'empathie envers le personnage schizophrène ».

Le pourcentage important des personnes qui ressentent de l'empathie vis-à-vis des schizophrènes quand ils regardent des films qui abordent ce thème, montre que le cinéma peut bel et bien participer à la déconstruction des stéréotypes. Si cela n'avait pas été le cas, c'est le sentiment de peur/de colère envers le schizophrène qui aurait recueilli le plus de suffrages.

Par ailleurs, presque 72% des interrogés déclarent qu'ils pourraient être amis avec une personne schizophrène. Il semble que la déconstruction du stéréotype du « fou » dangereux par certains films ait contribué à ce résultat. En effet, 75% des réponses au questionnaire reflètent que le schizophrène n'est pas nécessairement dangereux.

L'empathie peut se définir comme le fait d'être capable de se mettre « dans la peau de l'autre », de s'identifier à ses ressentis. Lorsque les films mettent en scène un schizophrène violent sans s'attacher à développer la psyché du personnage et/ou sa vie, qu'on imagine plus ou moins difficile, il est difficile pour un spectateur de s'identifier au schizophrène. Face à l'incompréhension de ses actions, la peur du spectateur à son égard prend le dessus sur l'empathie.

Plusieurs facteurs doivent être réunis pour que l'empathie envers un personnage schizophrène se développe. Il est notamment plus facile pour un spectateur de ressentir de l'empathie pour un personnage non extrêmement violent comme c'est le cas de John Nash (*Un homme*

d'exception), de Curtis LaForche (*Take Shelter*), de Nina (*Black Swan*) ou de Janice (*Family Life*). En effet, dans ces films, le personnage schizophrène s'en prend surtout à lui-même et ne tue personne.

Dans *Clean, Shaven*, il est en revanche plus difficile de ressentir de l'empathie pour Peter Winter du fait de « l'ambivalence » de son personnage. En effet, le spectateur a bien accès à la psyché du personnage, à sa souffrance intérieure mais aussi au mal qu'il inflige à son corps. Cependant, le fait qu'on ne sache finalement pas beaucoup de sa vie, de son passé et qu'un doute important subsiste par rapport au fait qu'il soit le tueur d'enfants recherché par la police locale rend l'identification à son personnage compliquée.

Le *Joker*, qui a bouleversé les perceptions sociales, est très intéressant dans le sens où le personnage d'Arthur Fleck est le seul de la liste des films du corpus à tuer plusieurs personnes tout en bénéficiant d'une grande empathie, dans la majorité des cas, de la part du public. La violence des actes du personnage s'estompe au profit d'une empathie. Le cas particulier du Joker dans les représentations sociales est dû à deux principales raisons. La première est qu'Arthur Fleck n'est pas présenté comme un « fou dangereux » dès le début du film. Au contraire, c'est une personne fragile, gentille, qui essaye tant bien que mal de se frayer un chemin et une place dans la société et dans la ville écrasante de Gotham City. Le film montre d'ailleurs qu'il est maltraité par tous : sa mère, les personnes lambdas (dans la rue, dans le bus, dans le métro), les psychiatres qui ne prennent pas réellement la peine de l'écouter, le présentateur Murray ou encore Thomas Wayne. Avant même qu'il commette des actes violents, le personnage d'Arthur suscite l'empathie.

La seconde raison est qu'Arthur justifie tous ses meurtres par le manque de considération sociale et surtout la méchanceté des autres. Il explique ainsi à Murray la raison pour laquelle il a tué les jeunes hommes de la Wayne Company, à sa mère pourquoi il l'étouffe, mais aussi à Murray lui-même, sans qu'il ne s'en rende compte, pourquoi il souhaite le tuer. Il explique également à un de ses collègues, qui vient lui rendre visite, et qui souffre d'un handicap comme Arthur Fleck, mais physique, pourquoi il est le seul qu'il ne tue pas dans son appartement (celui-ci était le seul à ne pas se moquer de lui). Les spectateurs s'identifient à ce personnage qui semblent s'en prendre uniquement aux « méchants » de la société. De ce fait, peut-il être réellement blâmable ? La grande empathie que suscite son personnage laisse à penser que la réponse est négative. Arthur semble représenter une partie de la société en rébellion, celle dont fait partie les opprimés et les laissés-pour-compte comme lui. Il est aussi le symbole des luttes

des classes, ce qui le met dans une catégorie tout à fait différente de celles des autres schizophrènes qui cèdent à des pulsions meurtrières.

Quelques extraits des critiques du film par les spectateurs sur Allociné pour étayer mon propos :

« Joaquin Phoenix nous fait parfaitement ressentir comment cet homme rejeté de la société en est arrivé à devenir un tueur ... »

« C'est un film dangereux et subversif. Oui, dangereux, osons le dire, et tellement grossissant sur les défauts de la société et ses privilèges qu'il pourrait passer pour une bombe à retardement cinématographique. Quand le cinéma produit un tel effet, on sait que l'on a à faire à un grand film. »

« Dans cet univers sombre et rempli de réalisme, on s'attache énormément au personnage et on en arrive même à comprendre ses actes malgré la violence de ceux-ci. »

« Cette fable démontre avec pertinence comment la violence engendre la violence, et comment la violence naît de la misère, autant que de l'abus de pouvoir lui-même engendré par la trop grande richesse. »⁶⁶

L'amour est intrinsèquement lié à la société qui joue un rôle dans sa distribution. Il est présenté par le cinéma comme ayant une importance indéniable dans l'existence des maladies mentales et cela encore dans des films réalisés à des époques différentes.

2. De l'importance de l'amour dans l'émergence et la guérison de la schizophrénie

Notre attention va se porter sur la place qu'octroie le cinéma à la notion d'amour, qui est présentée comme un élément central du développement de la schizophrénie et de sa guérison.

- a) L'absence d'amour : élément central de l'émergence de la schizophrénie ?

Arthur Fleck (*Joker*), n'est globalement pas aimé.

⁶⁶ <http://www.allocine.fr/film/fichefilm-258374/critiques/spectateurs/>
<http://www.allocine.fr/film/fichefilm-258374/critiques/spectateurs/?page=2>

La rencontre d'Arthur avec Thomas Wayne, qu'il croit être son père, dans les toilettes d'un gala est frappante dans le sens où on comprend que la chose dont Arthur a le plus besoin est l'amour. En effet, lorsque Thomas lui apprend que sa mère, Penny, l'a adopté et qu'il n'est pas son père, Arthur lui répond : « *I don't know why everyone is so rude. I don't know why you are. I don't want anything from you. Maybe a little bit of warmth, maybe a hug, Dad!* » avant d'être frappé au visage par Thomas Wayne.

L'image est frappante : Arthur demande de l'amour et reçoit de la violence, de la haine. Son destin aurait-il pu être différent s'il avait réellement été aimé par quelqu'un ? Le réalisateur Todd Philips le suppose en tous cas et interroge le spectateur.

Cette scène à elle seule participe à la déconstruction du stéréotype des schizophrènes violents. Ils sont présentés comme ceux qu'ils sont : avant tout des êtres fragiles qui subissent davantage que les autres la violence quotidienne de notre société.

Dans *Family Life*, Janice n'est pas épaulée par son compagnon lors de son avortement forcé par sa mère. C'est d'ailleurs à la suite de cet avortement qu'elle va plonger dans la schizophrénie. Elle n'est pas épaulée non plus par ses parents dans sa maladie, parents qui vont conduire à sa destruction en acceptant qu'elle subisse un traitement aux électrochocs. Ceux qui l'ont mis au monde, qui sont censés la protéger et l'aimer, sont ceux qui vont la « tuer ».



Family Life, Ken Loach, 1971 : présentation de Janice à des étudiants en médecine

Dans *Clean, Shaven*, Peter Winter a été quitté par sa femme et la garde de sa fille lui a été enlevée. C'est d'ailleurs pour la retrouver, qu'il s'échappe de l'asile. L'amour guide son échappée mais lui échappe.

Dans *The Voices*, Jerry a souffert du manque d'amour de ses camarades de classe, du fait de ses origines germaniques, qui justifiaient sa mise à l'écart par ceux-ci mais aussi de celui de ses parents : sa mère semblait si malade et déconnectée des réalités qu'on imagine bien qu'elle n'a pas été en mesure de lui donner l'amour dont il avait besoin et il est montré dans un des flash-back de son enfance qu'elle n'intervenait pas quand son père le traitait de « taré », tout en le frappant, parce qu'il échangeait avec un ami imaginaire.

Si l'amour, quand il est absent, peut-être une raison du développement de la schizophrénie, il peut aussi, lorsqu'il existe, contribuer à la guérison de la maladie.

b) « L'amour » comme facteur de guérison de la schizophrénie

Comme nous l'avons vu, le corps médical est souvent représenté négativement lorsqu'il s'agit de maladies mentales mais il existe des exceptions et dans ces cas la bienveillance médicale, qui peut s'apparenter à une forme d'amour, est considérée comme salvatrice. Dans *La fosse aux serpents*, Anatole Litvak, 1948, l'action du film se déroule dans un hôpital psychiatrique. La psychanalyse y joue un rôle très important et est pour la première fois mise en scène. Une patiente, Virginia, réussit à surmonter sa schizophrénie grâce à ses médecins et sa famille. Les termes médicaux sont simplifiés par le réalisateur, mais celui-ci montre tout de même les vrais traitements administrés par les internés en hôpital psychiatrique dont les électrochocs qui sont ici représentés comme étant utiles puisqu'ils participent au fait que Virginia recouvre peu à peu la raison, ce qui n'est pas le cas de *Shock Corridor* et dans une partie *Family Life* qui s'inscrit dans un mouvement antipsychiatrie traditionnelle, comme cela a été évoqué précédemment.

Le personnage de Janice sort de son mutisme, va mieux depuis qu'un jeune psychiatre, qui privilégie les thérapies de groupe aux électrochocs, s'occupe d'elle. Il semble que pour la

première fois de son existence la voix de Janice soit entendue, ce qui la libère. N'est-ce pas donc une forme d'amour que ce médecin donne à Janice ?

Dans *Un homme d'exception*, l'aide que Alicia Nash apporte son époux en l'épaulant dans la découverte de sa maladie mais aussi lors de son traitement contre celle-ci, a participé au fait qu'il arrive, avec le temps, à contenir la maladie.

Lors de la scène finale du film, dans laquelle John Nash reçoit le prix Nobel d'économie, il déclare que passionné des chiffres et des nombres, qui pour lui mènent à la raison, la plus importante découverte de sa vie est la suivante « il n'y a que dans les mystérieuses équations de l'amour que l'on peut trouver raison et logique » avant d'ajouter en s'adressant à son épouse, qu'elle est sa raison d'être, toutes ses raisons d'être. L'hommage rendu par l'économiste et mathématicien montre que c'est grâce à l'amour de sa femme qu'il est encore en vie.

L'amour est ici un facteur d'acceptation et de guérison de la maladie.

Curtis LaForche dans *Take Shelter* est épaulé par son épouse, qui contrairement à son employeur ou ses amis, ne l'abandonne pas malgré la maladie. Après un discours prophétique dans une salle des fêtes dans laquelle la famille de Curtis (son épouse Samantha et sa fille) sont mis à l'écart des autres, Samantha n'abandonne pas son mari. Au contraire, elle le blottit contre elle. La famille « nucléaire » de Curtis surpasse toutes les tempêtes. C'est elle qui l'accompagne voir un médecin qui le diagnostique schizophrène. La fin du film laisse apparaître une tempête que, pour la première fois, la femme et la fille de Curtis semblent percevoir. Deux interprétations de cette fin sont possibles : Curtis avait raison, une tempête menaçait bel et bien sa région ou cette tempête est une énième hallucination visuelle et auditive de Curtis. Cette deuxième interprétation est celle que je privilégie. Le fait que sa fille et sa femme « la perçoivent » après que Curtis soit allé consulter un psychiatre peut signifier que sa famille embrasse pleinement qui il est et sa maladie, et apprendra à vivre avec peu importe ce qu'il en coûte (intérieurement possible du personnage de Curtis).

Dans *The Voices*, l'amour apparaît comme salvateur dans une moindre mesure. En effet, alors que la voix du chat de Jerry le pousse à tuer à nouveau et que pour se faire il conduit sa collègue Lisa à sa maison d'enfance, perdue dans les bois, il éclate en sanglots devant la jeune femme en expliquant que sa mère est morte dans cette maison. Celle-ci le rassure, lui caresse le visage, en lui disant « ça va aller » avant de l'embrasser. Jerry pose alors le couteau qui devait servir à tuer Lisa et ils partent chez elle. C'est l'amour que Lisa lui porte qui a sauvé Jerry de ses

pulsions meurtrières. Jerry et Lisa sont de facto ensemble et il dit ne jamais avoir été aussi heureux. Cet état d'équilibre, fragile, ne va cependant pas durer, puisque Jerry va tuer Lisa lorsque celle-ci découvrira des restes humains chez lui.

L'amour peut être salvateur mais ne l'est pas toujours. La perturbation de cet équilibre qui ne tient qu'à un fil, peut suffire à construire ce que l'amour a déconstruit, ou bien à déconstruire ce que l'amour a construit (la résilience, une notion développée par Boris Cyrulnik. Une personne est dite résiliente lorsqu'après avoir subi des traumatismes dans sa vie elle arrive à se reconstruire.

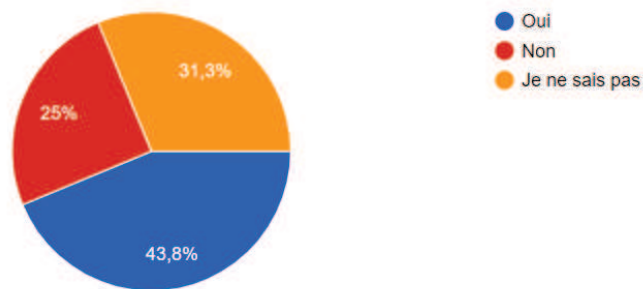
Le personnage de John Barrett dans *Shock Corridor* est aimé par sa compagne, qui fait presque tout ce qu'elle peut pour le dissuader de se faire interner dans un asile psychiatrique pour une gloire postérieure. Elle semble être la voix de la raison, et la seule personne, du fait de l'amour qu'elle porte à John, à le sauver. Pourtant, cet amour qui aurait pu être salvateur ne l'est pas, la jeune femme acceptant finalement de raconter l'histoire selon laquelle le journaliste est son frère et qu'il la désire.

Le fait de partir à la recherche de l'origine de la schizophrénie dans les films et de l'exposer, participe à faire naître de l'empathie chez le spectateur et parfois conduit à la remise en question de ses propres pensées et/ou actions quand il est confronté à la maladie mentale.

Enfin, l'amour est présenté comme étant essentiel à l'amélioration de l'état psychique du schizophrène et à l'inverse, son absence est considérée comme un déclencheur ou accélérateur de sa dégradation. En effet, dans le cadre de mon questionnaire, à la question « Penses-tu que l'amour porté à un schizophrène puisse permettre de contenir sa maladie ? », 43,8% des personnes interrogées estiment que la réponse est positive.

Penses-tu que l'amour porté à un schizophrène puisse permettre de contenir sa maladie ?

32 réponses



Extrait des résultats du questionnaire

L'hypothèse selon laquelle le traitement cinématographique de la schizophrénie participe à la déconstruction des stéréotypes de la maladie est ainsi validée mais à nuancer car elle peut participer à en créer de nouveaux continuant ainsi à participer à une mauvaise lecture de la maladie par la société (exemple de la mise en scène du schizophrène qui a nécessairement eu des expériences traumatiques).

CONCLUSION

Les représentations artistiques évolutives des maladies mentales par le cinéma et la littérature, et en particulier de la schizophrénie, qui sont perçues par la société, incarnée par les lecteurs et les spectateurs, ont une influence sur la façon dont elles sont vues et comprises ou incomprises. Comme nous l'avons évoqué, le rapport à la maladie est différent entre le cinéma et la littérature. La littérature offre en effet de nombreuses représentations de la schizophrénie qui sont écrites et faites par des personnes liées de près au trouble. Le cinéma de fiction, est au contraire, que pure fiction dans la grande majorité des cas. Une possibilité d'évolution des représentations au cinéma afin de correspondre au mieux à une réalité des malades serait de

laisser davantage d'espace aux personnes souffrant de maladies mentales afin qu'elles puissent s'exprimer elles-mêmes par le prisme cinématographique.

Le cinéma participe à une représentation stéréotypée de la schizophrénie en l'associant à des comportements violents et dangereux et en entretenant la confusion entre cette maladie et les troubles dissociatifs de l'identité. Le problème posé par ces associations et confusions est double : la société a des difficultés à lire la maladie, à l'appréhender correctement et elle développe un sentiment de méfiance et de peur à l'égard des schizophrènes. Le cinéma stigmatise ainsi la maladie et crée des représentations sociales erronées que le corps médical, les malades eux-mêmes ainsi que leurs proches tentent de modifier. En ce sens, le cinéma est-il un moyen de mieux appréhender la psychiatrie ou au contraire de la desservir ? Il peut servir aux deux comme vu dans le corps du mémoire. Il appartient aussi au spectateur de prendre en compte la part imaginaire d'un récit cinématographique de fiction afin de ne pas considérer comme indiscutables les représentations véhiculées par le cinéma.

Le traitement cinématographique de la schizophrénie participe à la déconstruction de la stigmatisation de la maladie en portant son attention sur ce qui peut contribuer à son émergence (schémas familiaux et sociaux dysfonctionnels) plutôt que sur simplement les actes et comportements de certains personnages schizophrènes. L'amour et la société tiennent un rôle déterminant dans l'existence de la schizophrénie.

Le cinéma est un des acteurs d'une action de déconstruction des stéréotypes de la schizophrénie et cela que ce soit en 1963 avec *Shock Corridor* où la morale du film est certainement que les véritables « fous » de la société sont en réalité à l'extérieur de l'hôpital psychiatrique dans lequel est interné le personnage principal, John Barrett, ou en 2019 avec la sortie de *Joker*, dans lequel le cinéaste Todd Philips se penche sur la question de la responsabilité de l'ensemble de la société (famille, environnement social, inconnus, corps médical) dans l'apparition de troubles mentaux chez un individu.

La représentation de la schizophrénie a évolué partiellement entre 1960 et aujourd'hui ; ce qui change, ce sont notamment les manières de traiter le sujet, toutes époques confondues, qui sont mouvantes en fonction des cinéastes qui se saisissent de ce sujet. Samuel Fuller, comme Todd Philips, dénoncent les travers de leur époque qui participent à l'éclosion des maladies mentales. Les époques changent et le cinéma étant le miroir de la société, change également de ce fait, mais le fond du sujet, lui, n'évolue pas nécessairement. Todd Philips ne peut pas dénoncer le

corps médical de la même façon que Ken Loach, Milos Forman ou encore Samuel Fuller l'ont fait dans *Family Life*, *Vol au-dessus d'un nid de coucou* et *Shock Corridor*. Les électrochocs et la lobotomie par exemple ne sont en effet plus utilisés de manière aussi fréquente dans les traitements des maladies mentales qu'elles l'étaient des années 60 à la fin 80. Todd Philipps ne va donc pas les traiter dans *Joker*, film qui s'inscrit dans une réalité actuelle. Il se concentre alors sur les méthodes pratiquées aujourd'hui qui consistent, entre autres, pour un psychiatre à toujours posé un diagnostic, à prescrire des médicaments à un patient atteint de certains troubles psychiques, à l'écouter et à l'interner si cela est nécessaire. C'est sur le point de l'écoute que Todd Philips insiste notamment lorsque, par le biais d'Arthur Fleck, il fait une critique du manque d'écoute des psychiatres envers les malades.

Une évolution d'une même pratique psychiatrique peut cependant être observée. Comme nous l'avons vu, la vision du réalisateur de *La fosse aux serpents* en 1948, par rapport à l'utilisation des électrochocs, est positive alors qu'elle évolue quelques années plus tard avec des films tels que *Family Life* ou *Vol au-dessus d'un nid de coucou* qui critiquent fortement cette pratique.

L'évolution de la représentation de la maladie tient également aux genres cinématographiques utilisés pour traiter du sujet des maladies mentales et notamment de la schizophrénie. En effet, en 1920, avec *Le Cabinet du Docteur Caligari*, en 1931 avec *M le Maudit*, en 1960 avec *Psychose* ou en 1980 avec *Maniac*, les films mettant en scène les maladies mentales sont dans leur grande majorité des films d'horreur. Aujourd'hui et depuis quelque temps, les films traitant des maladies mentales à l'instar de *Mommy*, Xavier Dolan, 2014, *Black Swan* ou encore *Joker* sont surtout des drames. Certains, peu nombreux, comme *Fous d'Irène*, Bobby Farrelly et Peter Farrelly, 2000, abordent le sujet du trouble dissociatif de l'identité par la comédie.

Le cinéma va même plus loin en mélangeant les genres depuis quelques années. Les maladies mentales n'échappent pas à cette évolution, comme c'est le cas de la comédie horrifique *The Voices* ou de la comédie dramatique *Birdman*, Alejandro González Iñárritu, 2014 ou de *Happiness Therapy*, David O. Russell, 2013 qui est une comédie dramatique traitant de la bipolarité. Peut-être faudrait-il que le cinéma s'aventure dans la présentation d'histoires en lien avec la schizophrénie qui soient plus positives. Pourquoi n'existe-t-il en effet pas de films d'un schizophrène aux troubles psychiques légers, exerçant un métier « important » comme avocat ou médecin et qui serait entouré socialement et amicalement ? Cela participerait certainement davantage à la déconstruction des stéréotypes de la maladie.

Le cinéma, dans le traitement qu'il fait des maladies, parvient à déconstruire parfois les stéréotypes, mais ce n'est pas nécessairement une notion d'époque pour reprendre le parallèle entre le film *Shock Corridor* et *Joker* qui tous les deux dans leur morale, bien que tournés à deux époques différentes, participent à la déconstruction des représentations sociales des maladies mentales en exposant leurs origines, souvent sociales ou familiales. Mais là encore, faut-il veiller à ne pas construire une nouvelle représentation sociale biaisée dans laquelle le schizophrène aurait nécessairement connu des événements traumatiques qui expliqueraient la survenance de sa maladie ? Un film comme *M le Maudit* amorce l'intérêt du cinéma pour les raisons pouvant expliquer la survenance de la schizophrénie mais nous ne savons pas encore grand-chose du malade, hormis les descriptions de sa maladie. Les films ultérieurs et qui font partie du corpus, vont plus loin dans la description des troubles psychiques et s'intéresse davantage à montrer comment vit le schizophrène.

Comme nous l'avions vu, c'est souvent le cas mais ce n'est pas une généralité. Il arrive en effet que la maladie se développe chez un individu qui n'a connu aucun événement négatif majeur dans son existence.

Les médias sont-ils pour autant les plus responsables de la stigmatisation des maladies mentales ? Cette déclaration de l'association PromesseS en janvier 2016 semble indiquer que non : *“Nous sommes tous en cause, professionnels de santé et associations de familles et patients inclus. En fait, l'image de la schizophrénie dans ses médias reflète le traitement global fait à la maladie... : sur-stigmatisation, domination des idées fausses et des stéréotypes culturels sur les réalités médicales, posture défensive, abord médical et social très incomplet »*. C'est donc la société dans son ensemble qui est également responsable des clichés véhiculés.

Pour davantage déconstruire les représentations stéréotypées de la maladie et prévenir de la construction de nouveaux stéréotypes, ne vaudrait-il pas privilégier et encourager le genre documentaire par rapport à celui de la fiction ? La porte d'entrée à une véritable déconstruction pourrait être les films documentaires. En effet, ces films sont souvent tournés autour d'un ou quelques protagoniste.s, et en suivant leur vie, en écoutant leurs paroles, leur discours, le spectateur parvient à avoir réellement accès à eux et à leur maladie.

Peut-être qu'en réalité la meilleure manière de déconstruire des stéréotypes c'est de faire des films on l'on peut prendre le temps d'écouter directement les personnes concernées par une maladie mentale.

L'exemple du film documentaire *Solo*, Artemio Benki, 2019, qui suit sur 85 minutes le compositeur et pianiste argentin, Martin qui, patient depuis plusieurs années d'un hôpital psychiatrique, s'adonne à la création d'une nouvelle œuvre tout en faisant face à la maladie.

Dans ce documentaire, point de traumatismes d'enfance, d'atmosphère glauque, de retrait social, de meurtres ou de sang, mais simplement l'histoire d'un schizophrène à qui on a donné la parole et qui s'exprime sur le sujet de sa maladie.

L'essor des films documentaires traitant du sujet des maladies mentales pourraient permettre de participer à présenter une vision réaliste des troubles psychiques et à leur meilleure compréhension par le public. Cependant, le problème majeur du genre documentaire, c'est qu'il est peu plébiscité par rapport à la fiction. Il faudrait peut-être donc que les producteurs prennent davantage de risques financiers et proposent des films grand public qui s'évertuent à représenter la schizophrénie de la manière la plus fidèle possible.

La question de renommer la schizophrénie se pose également. Le problème de stigmatisation ne se situe-t-il pas dans le terme « schizophrénie » qui étymologiquement renvoie à autre chose que la définition souhaitée, voulue par son inventeur ? Certains pensent que la schizophrénie devrait être renommée afin d'atténuer la stigmatisation associée à la maladie, tandis que d'autres pensent que cette entreprise est inutile (Mannsaker, 2017, p. 408).

La Société québécoise de la schizophrénie explique qu'« *Il n'y a pas de doute que le premier argument invoqué en faveur d'un changement de nom pour la schizophrénie est la désuétude du mot lui-même. Si le terme est invalidant et stigmatisant, il est surtout inapproprié* » (La Société québécoise de la schizophrénie, 2015). L'autre argument en faveur d'un changement de nom est la supposition que « changer un nom permet de changer l'image qui y est associée » (La Société québécoise de la schizophrénie, 2015). Le changement du nom permettrait une double modification des représentations : celles que se fait la société de la maladie mais également celles des schizophrènes eux-mêmes. Cependant, la nature d'un changement linguistique peut signifier « que la stigmatisation est susceptible d'être transférée à un nouveau terme⁶⁷ », mais cela vaudrait tout de même la peine d'être essayé.

⁶⁷ Webb, T. Should schizophrenia have its name changed? ABC, 2015:
<http://www.abc.net.au/radionational/programs/healthreport/should-schizophreniahave-its-name-changed/6834982>

BIBLIOGRAPHIE

- Michel Boutanquoi, Compréhension des pratiques et représentations sociales : Le champ de la protection de l'enfance, Dans La revue internationale de l'éducation familiale 2008/2 (n° 24), pages 123 à 135
- Pierre Jean-Georges Cabanis, Rapports du physique et du moral de l'homme, 1808, page 90
- Jean-Paul Arveiller, Folie, maladie mentale et souffrance psychique, dans psychiatrie et folie sociale (2006), page 97 à 114.
- Edouard Zarifan, La psychiatrie et le cinéma, une image en miroir, dans les tribunes de la santé 2006/2 (n°11), pages 39 à 45
- Ragnhild Hole, Littérature et schizophrénie : la fonction thérapeutique de l'art dans L'enfant bleu d'Henri Bauchau, septembre 2018
- Philippe Chardin, « N'est pas fou qui veut » ? La simulation des délires mentaux par André Breton et par Paul Eluard, dans « Les Possessions ». Revue d'histoire littéraire de la France, PUF, 2011, pages 653-665
- Fatiha Djilali-Mesaoud, La psychose de Guy de Maupassant, dans Connexions 2015/1 (n°103), pages 143 à 158
- Clément Fromentin, Nerval en ses diagnostics, dans journal français de psychiatrie 2015/2 (n°42), pages 48 à 54
- Philippe Spoljar, Aurelia ou le Rêve et la Vie, de Gérard de Nerval, La figure de la Mère dans un délire de filiation, dans le divan familial 2013/2 (n°31), pages 167 à 179
- Michel Coddens, Zelda Fitzgerald, la flapper, dans l'en-je Lacanien 2011/2 (n° 17), pages 141 à 163
- Muriel Muhlethaler, Clean, Shaven, La représentation de la schizophrénie au cinéma, De la difficulté à créer de l'empathie comme élément contribuant à la persistance de la stigmatisation de cette maladie, UniGE, 2016
- Maxime Gignon, Olivier Jarde, Cécile Manaouil, « Violence et santé », autopsie d'un plan de santé publique, dans Santé Publique 2010/6 (Vol.22), pages 685 à 691
- Marine Raimbaud, Du cinéma à l'hôpital : étude des représentations de la schizophrénie, 2016

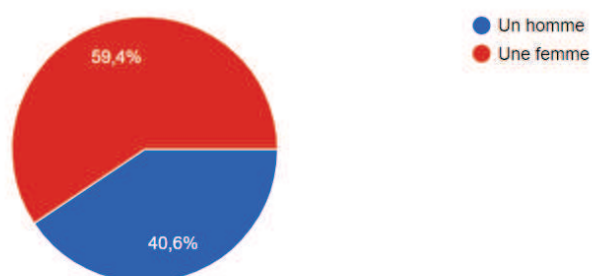
ANNEXE 1

QUESTIONNAIRE

Quelques questions générales pour commencer...

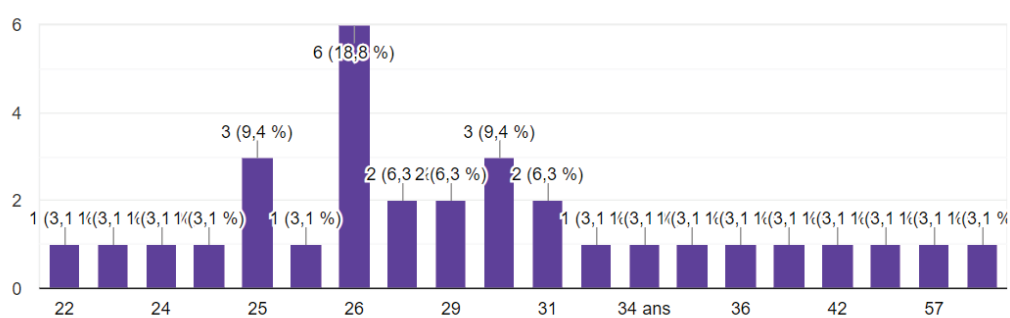
Qui es-tu ?

32 réponses



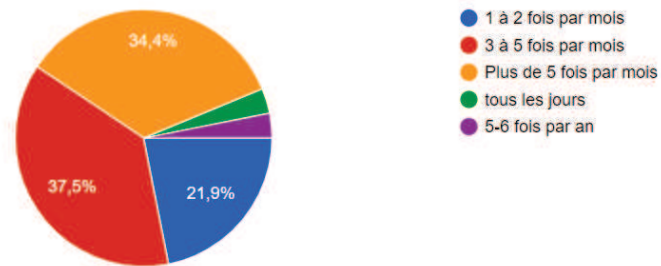
Quel âge as-tu ?

32 réponses



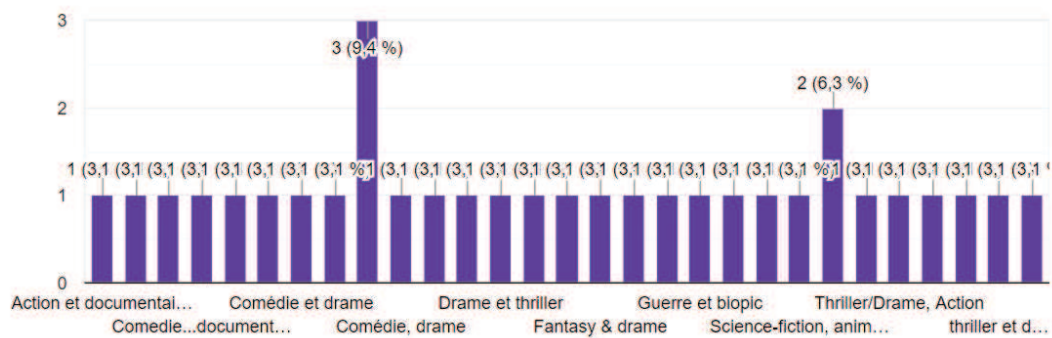
A quelle fréquence regardes-tu des films ?

32 réponses



Cite deux genres de films que tu préfères regarder (comédie, drame, science-fiction, animation, horreur, documentaire...)

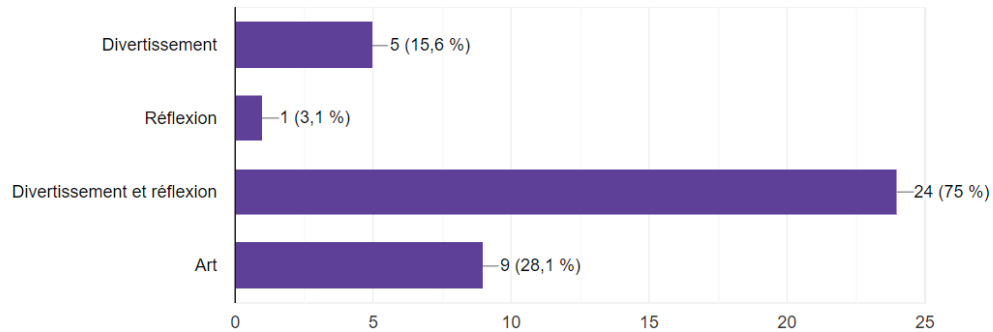
32 réponses



Ce que le cinéma représente pour toi

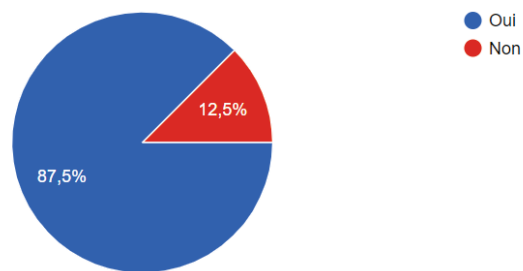
Pour toi, le cinéma rime avec :

32 réponses



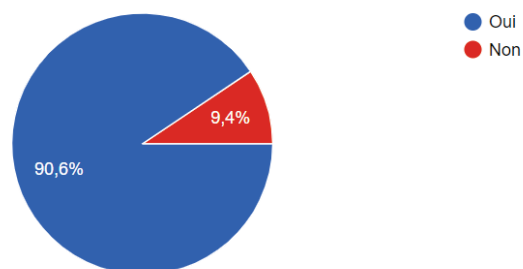
Est-ce que le cinéma exerce une influence sur ta vision des choses ?

32 réponses



Le cinéma a-t-il une vocation sociale ?

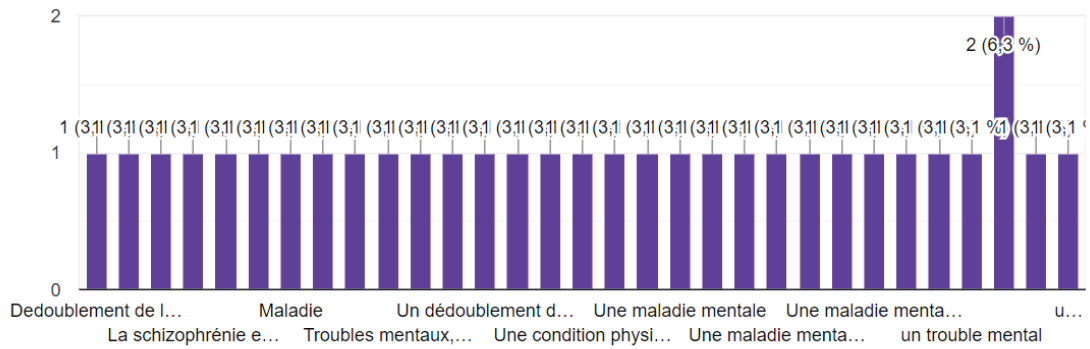
32 réponses



La relation du cinéma avec la schizophrénie

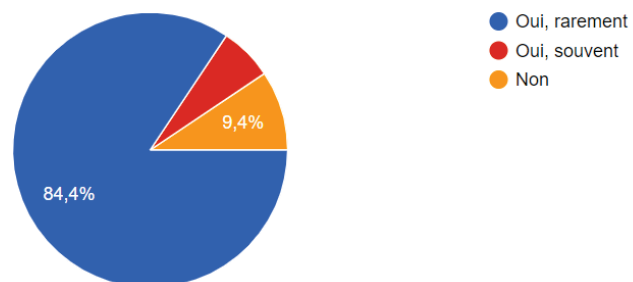
Qu'est-ce que la schizophrénie selon toi ?

32 réponses



As-tu déjà vu des films traitant de la schizophrénie ?

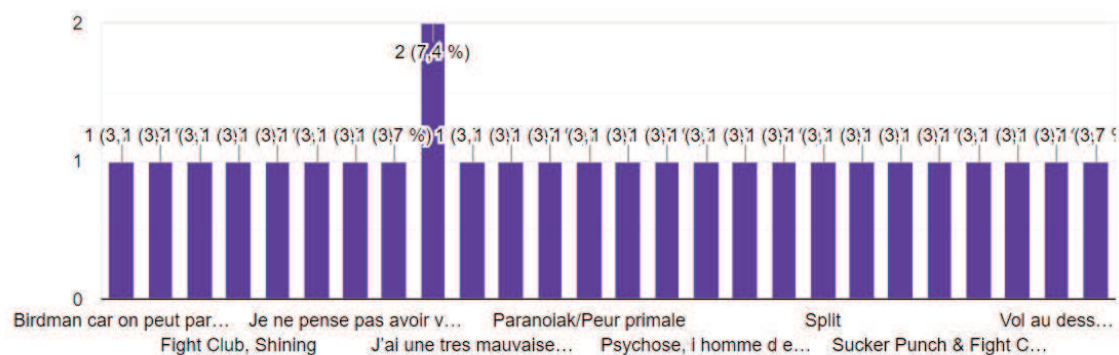
32 réponses



Si oui, peux-tu citer les deux films qui t'ont le plus marqué à ce sujet et pourquoi ?

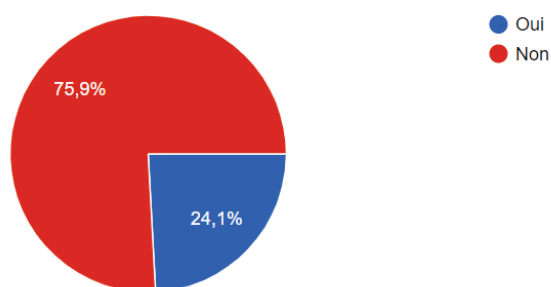


27 réponses



Si tu as déjà vu des films faits à différentes époques sur la schizophrénie, observes-tu une évolution dans son traitement ?

29 réponses



Si oui, dans quelle mesure ?

9 réponses

Les films ont j'ai l'impression de plus en plus tendance d'être facilités sur la psychologie du malade que sur la vision dont en ont les gens, le fantasme autour.

Je ne dirais pas que c'est une question d'époque mais plutôt une question de genre ! Il n'y a pas que des films médicaux sur la question ou des films d'horreur... Fous d'Irène avec Jim Carrey est une comédie à mourir de rire dont la schizophrénie est le ressort comique central.

Centrent moins dans certains cas sur leur dangerosité pour eux-même ou pour autrui

Je dirais qu'il n'y a pas d'évolution mais des histoires différentes. Dans Peur primale ou Vol au dessus d'un nid de coucou, on présente la manière dont est gérée la schizophrénie par les instances judiciaires et instances médicales. Dans Trouble jeu ou Fenêtre secrète, on est plutôt dans une schizophrénie "Hollywoodienne", la maladie passe au second plan, le téléspectateur découvre le pot aux roses à la fin du film mais dans cette configuration aucun axe de réflexion. On se dit que le film est "sympa" mais qu'il ne laisse place à aucune réflexion idéologique. Dans Fight Club c'est l'inverse, on est dans une schizophrénie naturelle exprimée avec excès. En effet, je pense que beaucoup de personnes rêvent leur vie et s'imaginent un idéal pour se sentir vivant, cela peut être un personnage fictif que l'on idolâtre. Dans le film c'est un employé de bureau frustré par la vie qui a le sentiment de vivre uniquement quand il se rend au Fight Club.

Peut être une approche plus réaliste et informée ...

Il y a qq décennies, les schizophrènes étaient uniquement décrits comme fous dangereux, voire des tueurs psychopathes. Aujourd'hui, la schizophrénie est (parfois) moins criminalisée, plus reconnue comme une pathologie handicapante, et certains films (une minorité), au lieu de jouer sur la peur et le sensationnel, montrent qu'on peut vivre avec et que le danger est surtout pour la personne qui en souffre.

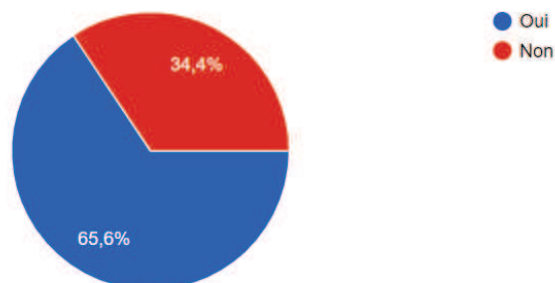
moins radical

Je n'ai vraiment pas le souvenir de beaucoup de films à ce sujet, désolée :(

Elle est de plus en plus simplifiée et assimilée à de la bipolarité et surtout à quelque chose de dangereux et effrayant

Les films que tu as pu voir et qui abordent les troubles mentaux et en particulier la schizophrénie se terminent-ils le plus souvent négativement ?

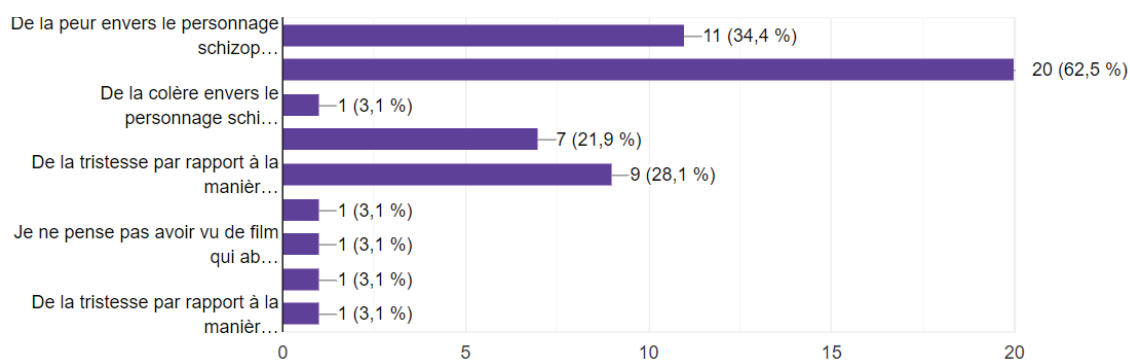
32 réponses



Que ressens-tu le plus souvent quand tu regardes des films sur la schizophrénie ?

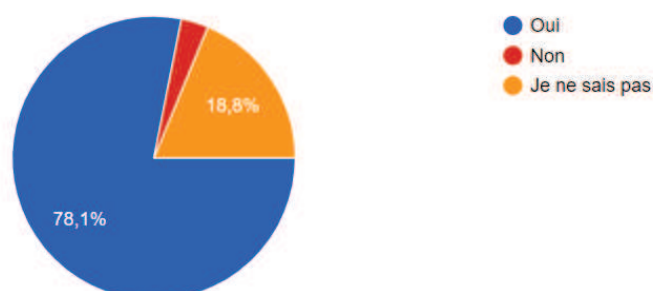


32 réponses



As-tu l'impression que le cinéma a tendance à associer la schizophrénie à d'autres troubles mentaux dans un même film ?

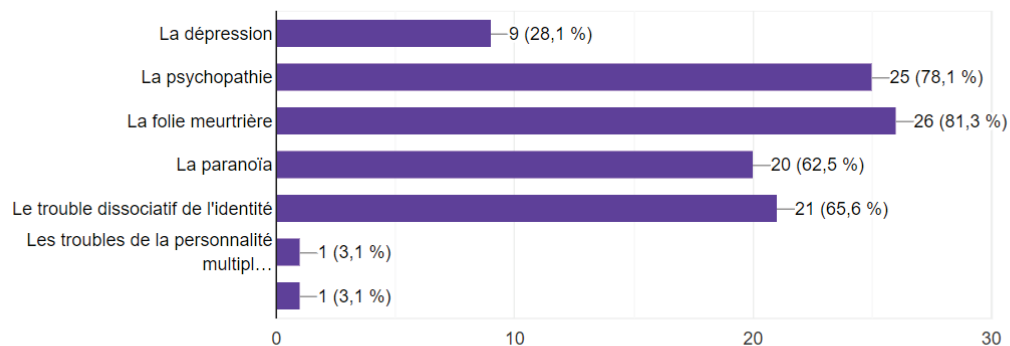
32 réponses



Si oui, quels sont les troubles mentaux que le cinéma associe à la schizophrénie ?



32 réponses



Préfères-tu visionner des films montrant les phases délirantes du personnage schizophrène ou davantage ceux qui s'intéressent à sa psychologie ?



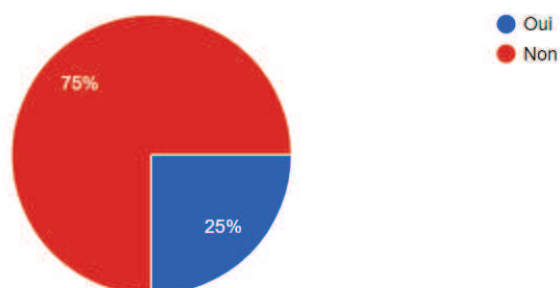
32 réponses



Le rôle du cinéma dans les représentations sociales de la schizophrénie

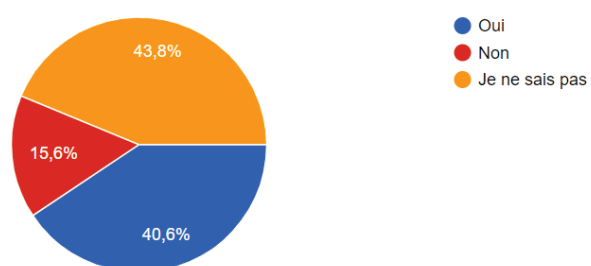
Le cinéma t'a-t'il aidé à mieux appréhender la schizophrénie ?

32 réponses



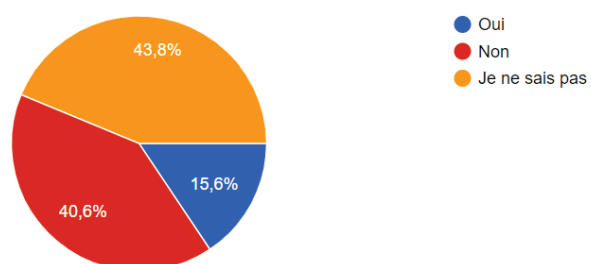
Le développement de la schizophrénie est-il souvent lié à une vie familiale et/ou sociale compliquée ?

32 réponses



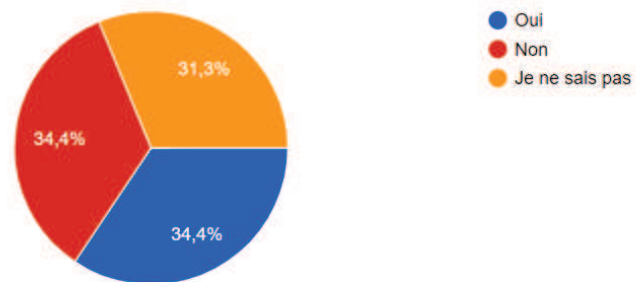
Selon toi, peut-on guérir de la schizophrénie ?

32 réponses



Penses-tu que le manque d'amour soit une des raisons du développement de la schizophrénie ?

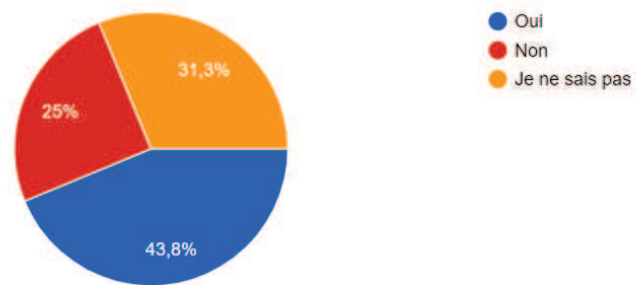
32 réponses



Penses-tu que l'amour porté à un schizophrène puisse permettre de contenir sa maladie ?

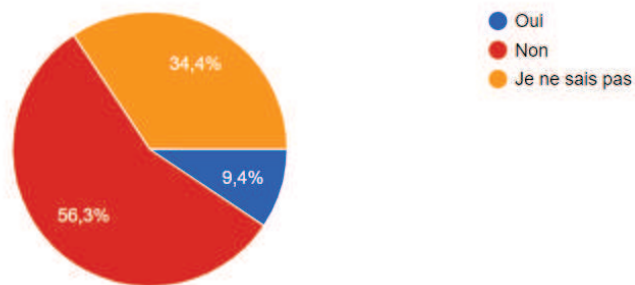


32 réponses



Le cinéma de fiction montre-t-il une image positive du corps médical confronté à cette maladie quotidiennement ?

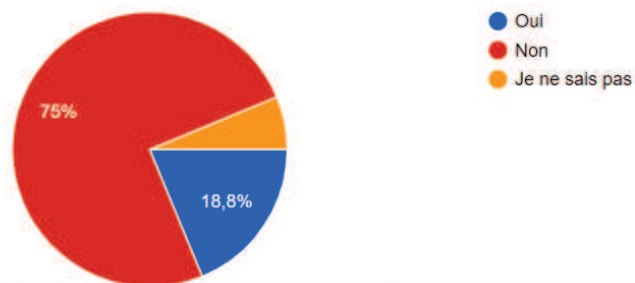
32 réponses



Le schizophrène est-il nécessairement violent et dangereux ?

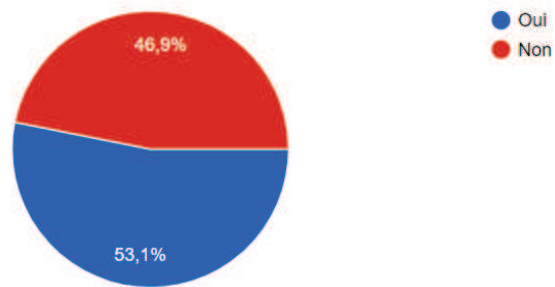


32 réponses



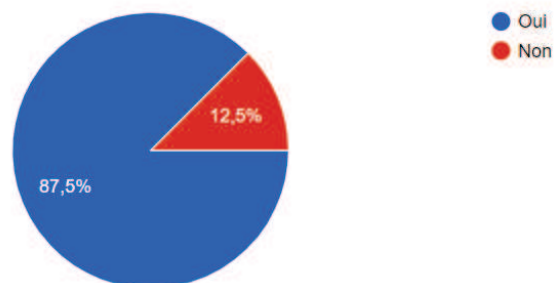
Un schizophrène peut-il exercer le métier d'avocat ou de médecin ?

32 réponses



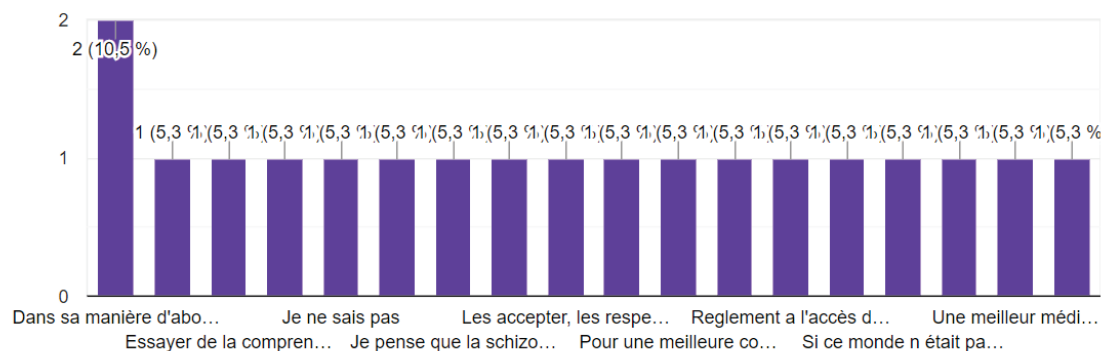
L'ensemble de la société a-t-il un rôle à jouer dans le développement de la schizophrénie ?

32 réponses



Si oui, dans quelle mesure ?

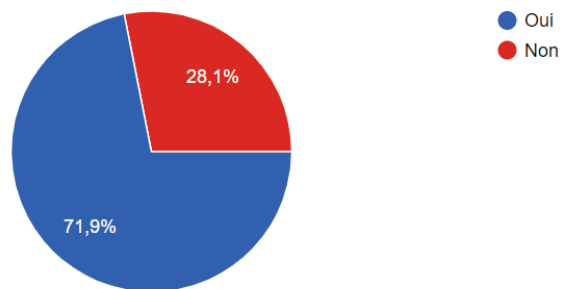
19 réponses



Pourrais-tu être ami avec un schizophrène ?



32 réponses



Si oui, pourquoi ?

19 réponses

Parce que c'est une maladie dont la personne n'est pas responsable et que celle-ci ne signifie pas qu'il s'agisse d'une mauvaise personne.

Parce que je peux être amie avec deux personnes différentes peut importe qu'elles soient dans le même corps

Oui, si la personne reconnaît sa maladie et accepte de prendre un traitement. Pour que dans les phases où elle est elle-même on puisse réellement discuter en profondeur

tolérance empathie

Parce que c'est un humain comme les autres

Je pense que les schizophrènes n'ont pas tous les mêmes symptômes et ils ne sont pas tous des criminels. Je pense aussi que l'amitié et l'acceptation ont un effet positif sur la personne malade.

C'est une personne comme une autre.

Si oui, pourquoi ?

19 réponses

C'est une personne comme une autre.

Maladie comme une autre, tant que la personne suit son traitement et que je suis au courant des symptômes il n'y a rien de gênant

Parce que les personnes schizophrènes sont des humains comme les autres ?

Pas nécessairement dangereux

S'il garde sa tête et ne présente pas trop de problème oui

L'empathie

Je n'ai pas d'a priori sur les personnes schizophrènes et je ne choisis pas mes amis. Les rencontres que je peux faire ne sont en aucun cas reliées à un genre particulier, un âge ou encore une maladie.

C'est une personne comme une autre, l'amitié est certes plus difficile mais tout à fait possible

Empathie avec sa souffrance

Pourquoi pas ? A partir du moment où la personne parvient à maîtriser à peu près sa maladie, ça devient une pathologie psychiatrique comme une autre, ça ne retire rien aux qualités humaines de la personne en question.

Il serait très intéressant de se confronter à une personne dite anormale psychologiquement.

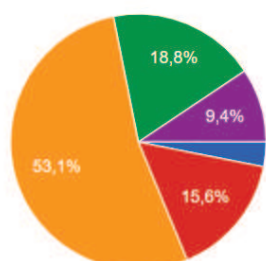
Parce qu'une personne schizophrène n'est pas nécessairement inintéressante, d'autant plus s'il y a confrontation de points de vue. Mais j'avoue ne pas forcément être tout le temps rassuré

Ils ont droit à notre amour et notre amitié, comme tout être humain

Selon toi, le cinéma aide-t-il à mieux appréhender cette maladie ou au contraire participe-t-il à sa stigmatisation en véhiculant des stéréotypes ?



32 réponses



- Il aide à mieux appréhender la maladie
- Il participe à la stigmatisation de la maladie en véhiculant des stéréotypes
- Il peut aider à mieux appréhender la maladie comme il peut participer à sa stigmatisation
- Il participe davantage à la stigmatisation de la maladie qu'il aide à mieux l'appréhender
- Je ne sais pas

ANNEXE 2

Interview

Cette interview a été réalisée en anglais avec le médecin urgentiste Dr Daniel Perdomo, 31 ans, exerçant au Nothern Hospital Epping de Melbourne en Australie.

- Hello, can you present yourself?

Yes, i'm Dr Daniel Perdomo, i'm 31 and i'm an emergency doctor working at the Nothern Hospital Epping in Melbourne, Australia.

- Have you ever been confronted with schizophrenia in your work as an emergency doctor and/or in your personal life?

In my personal life, i've never had to deal with schizophrenia. I don't think none of my friends or people I know have had it but at work, i have met people with schizophrenia coming though. Usually, when they come to ED (emergency department), it's because they are erratic, they are all over the place and need admission on the site.

- If so, what are the main symptoms you have observed in people with schizophrenia?

Schizophrenia is a chronic condition and they are usually three main domains of symptoms. You have cognitive empiement which means basically when people have their brain functions going a little bit low compared to normal people or prior to the disease, and that's in the background. And then, you are going to have positive or negative symptoms. The positive symptoms are usually the psychotic symptoms, so that's when they are usually erratic and they have paranoid illusions or illusions of persecution, or as if someone is controlling their mind or can read their mind, inserting thoughts into their heads. They have disorganised thinking: they think about things all over the place. They think about something and then something completely unrelated. And they have hallucinations, usually it's hearing voices but it can be smell, taste, and eating or seeing things, that are less common. Obviously those are the most psychotic type of symptoms.

Then you have the negative symptoms, which are usually more difficult to treat and it's when they become more apathetic, and maybe have less emotions, less motivation, almost depressed. They become less social and more reclusive. And usually, when they present to the emergency department, it's when they have positive psychotic symptoms but some people can be in the community with negative symptoms and people don't really know because it's less obvious unless you're a close family member.

- What do you think are the best films about schizophrenia and why?

I haven't seen a lot of movies about schizophrenia. I have seen *A beautiful mind*. I remember specifically when I was studying medicine, there was a patient with schizophrenia that came to talk to us and I asked him about this film. He said it was a good portrayal of schizophrenia in terms not so much about the visual hallucinations because that's less common in schizophrenia but more about the thinking, something that happens to you: all this conspiracy and persecutions towards yourself, thinking people are observing you and that you're part of this big plan. The movie was a very good portrayal in that sense. I like *A beautiful mind* because it's almost an unusual story of a man who is very intelligent and who has schizophrenia. It shows how he starts to withdraw from society. He does a few weird things but people don't really know what's going on until much more later and you have poor insights so you don't want people think that you're crazy. So you think you're not crazy but other people think that you're crazy and then they put you into an institute. That's when someone doesn't have insights of their own illness and I think it's just well portrayed in the movie.

Now, I don't know how true everything is, I don't know how he really lived or how things actually developed. What is interesting with this movie, is that it's about pure schizophrenia. Other movies say that it is about schizophrenia but it's actually about multiple personalities or other things.

- Have you seen the movie *Joker*? What do you think about it?

I haven't seen *Joker* but all my colleagues and people around me say it's a very good movie. From what I think and what I gathered from what people told me is that about schizophrenia, there obviously are people with genetic predisposition to have this illness but not necessarily. Then, there are environmental factors. Usually, the social reclusion,

drugs and other dramatic life events can trigger schizophrenia in people who are predisposed to have it. From what I understand, the main character is treated badly and has a poor, dramatic life. The movie touches on how environment all factors can trigger a person mental health down.

- Do you think in a global way that the representation of schizophrenia in cinema is faithful to reality?

A lot of things about medicine in movies are always more dramatic than what they really are in reality and sometimes quite inaccurate. I think they are certain movies making good points but remain inaccurate.

Taking away schizophrenia, one example is when people are doing CPR (cardiopulmonary resuscitation). People perception about it is that it's lifesaving, that it will save everyone but in reality maybe less than 5% of people who have their heart stopped survived. In movies or series, a lot of them survive, because it's more dramatic. It's the same about some movies that only put mental health disorders which are really rare like split personalities.

- What you're saying about how CPR is treated in cinema and series is interesting: all people seem to be saved. Don't you think that in movies dealing with schizophrenia, it's the exact opposite of it? That most of the time it's impossible for the person living with schizophrenia to have a more or less normal life?

Yes, absolutely, in schizophrenia, there are lots of grades: people do very bad, other very good and obviously cinema always remembers the really bad cases (people killing themselves or others for example) but they are a lot of people living and working with schizophrenia and that have medications to treat their illness. Schizophrenia is a spectrum, so it's not black and white. This representation does not help people know what schizophrenia really is. People think of schizophrenia someone who is completely gone when there is a lot of people who have a schizophrenia easy to manage.

- What should the film industry do to best treat mental illness on screen?

First of all, they need to research more about mental illness, to hire some experts. And for actors, that they have discussions with patients to better understand how it is to live with a mental disease, in order to know how to better portray them. Unfortunately, they are really bad cases going on the news and all that and the thing is that the reality of schizophrenia is that it comes and goes. Sometimes you can have a few weeks in which you're really bad and then you're treated and go back to a stable level and then you kind of become more unbalanced. It's not always constant, it's not always really bad and it's not always completely curable so it's a chronic disease that goes up and down. Also, maybe they should show that most people with schizophrenia are like that or the fact that few people have schizophrenia while they don't have any problem in life or that there are also very few people killing everyone...

Traduction en français de l'interview :

- Bonjour, pouvez-vous vous présenter ?

Oui, je suis le Dr Daniel Perdomo, j'ai 31 ans et je suis médecin urgentiste travaillant au Northern Hospital Epping à Melbourne, en Australie.

- Avez-vous déjà été confronté à la schizophrénie dans votre travail de médecin urgentiste et/ou dans votre vie personnelle ?

Dans ma vie personnelle, je n'ai jamais eu à faire face à la schizophrénie. Je ne pense pas qu'aucun de mes amis ou des personnes que je connais ait cette maladie, mais au travail, j'ai rencontré des personnes atteintes de schizophrénie. En général, quand elles viennent aux urgences, c'est parce qu'elles sont erratiques, n'ont pas les idées en place, et doivent être admises à l'hôpital.

- Si oui, quels sont les principaux symptômes que vous avez observés chez les personnes atteintes de schizophrénie ?

La schizophrénie est une maladie chronique et il y a généralement trois principaux symptômes. Vous avez un empirement cognitif, c'est-à-dire que les fonctions cérébrales sont un peu plus faibles que chez les personnes normales ou avant la survenance de la maladie, et c'est sous-jacent. Et puis, vous allez avoir des symptômes positifs ou négatifs. Les symptômes positifs sont généralement des symptômes psychotiques, c'est-à-dire que les personnes sont généralement erratiques et ont des illusions paranoïaques ou des illusions de persécution, ou comme si quelqu'un contrôlait leur esprit ou pouvait lire dans leur esprit, en leur insérant des pensées dans leur tête. Elles ont une pensée désorganisée. Elles pensent à quelque chose, puis à une autre, qui n'a aucun rapport avec la précédente. Et elles ont des hallucinations, en général, il s'agit de voix qu'elles entendent mais cela aussi être des hallucinations d'odorat, gustatives, qui sont moins communes. Il est évident que ce sont les symptômes les plus psychotiques.

Ensuite, vous avez les symptômes négatifs, qui sont généralement plus difficiles à traiter et c'est alors que les schizophrènes deviennent plus apathiques, et peut-être qu'elles ont moins d'émotions, moins de motivation, presque déprimées. Elles deviennent moins sociables et plus recluses. Et généralement, lorsqu'elles se présentent aux urgences, c'est lorsqu'elles présentent des symptômes psychotiques positifs, mais certaines personnes peuvent présenter des symptômes négatifs et les gens ne le savent pas vraiment parce que c'est moins évident à déceler, à moins que vous ne soyez un membre de la famille proche.

- Selon vous, quels sont les meilleurs films sur la schizophrénie et pourquoi ?

Je n'ai pas vu beaucoup de films sur la schizophrénie. J'ai vu *Un homme d'exception*. Je me souviens, en particulier, que lorsque j'étudiais la médecine, un patient atteint de schizophrénie est venu nous parler et je lui ai posé des questions sur ce film. Il a dit que c'était une bonne représentation de la schizophrénie qui était faite dans ce film, non pas tant en termes d'hallucinations visuelles, parce que c'est moins courant dans la schizophrénie, mais plutôt en termes de réflexion, de ce qui vous arrive : toute cette conspiration et ces persécutions envers vous-même, en pensant que vous êtes observé, et que vous faites partie de ce grand plan. Le film est un très bon portrait dans ce sens. J'aime *Un homme d'exception* parce que c'est presque l'histoire inhabituelle d'un homme très intelligent et schizophrène. Il montre comment il commence à se retirer de la société. Il fait des choses bizarres, mais les gens ne savent pas vraiment ce qui se passe

jusqu'à beaucoup plus tard et vous avez une mauvaise perception de la situation, donc vous ne voulez pas que les gens pensent que vous êtes fou. Donc vous pensez que vous n'êtes pas fou mais d'autres personnes pensent que vous êtes fou et ensuite ils vous mettent à l'hôpital. Le schizophrène n'a pas la moindre idée de sa propre maladie et je pense que c'est bien décrit dans le film.

Maintenant, je ne sais pas si tout est vrai dans l'histoire racontée de John Nash. Je ne sais pas comment il a vraiment vécu ou comment les choses se sont développées. Ce qui est intéressant dans ce film, c'est qu'il parle de schizophrénie pure. D'autres films disent qu'il s'agit de schizophrénie, mais en fait ils traitent des TDI ou d'autres choses.

- Avez-vous vu le film Joker ? Qu'en pensez-vous ?

Je n'ai pas vu Joker mais tous mes collègues et les gens autour de moi disent que c'est un très bon film. D'après mon ressenti et d'après ce que les gens m'ont dit, il y a évidemment des gens qui ont une prédisposition génétique à la schizophrénie, mais pas nécessairement. Ensuite, il y a les facteurs environnementaux. Habituellement, la réclusion sociale, les drogues et d'autres événements dramatiques de la vie peuvent déclencher la schizophrénie chez les personnes qui y sont prédisposées. D'après ce que je comprends, le personnage principal est maltraité et a une vie pauvre et dramatique. Le film traite de la manière dont l'environnement, tous facteurs confondus, peut déclencher une baisse de la santé mentale d'une personne.

- Pensez-vous globalement que la représentation de la schizophrénie au cinéma est fidèle à la réalité ?

Beaucoup de choses sur la médecine dans les films sont toujours plus dramatiques que ce qu'elles sont vraiment dans la réalité et parfois assez inexacts. Je pense que certains films ont de bons arguments mais restent inexacts.

Si l'on enlève la schizophrénie, un exemple est celui des personnes qui pratiquent la réanimation cardio-pulmonaire. Les gens ont l'impression qu'il s'agit de sauver des vies, que cela va sauver tout le monde, mais en réalité, moins de 5 % des personnes qui ont eu un arrêt cardiaque ont survécu. Dans les films ou les séries, beaucoup d'entre elles survivent, parce que cela participe à créer un effet dramatique.

C'est la même chose pour certains films qui ne mettent en scène que des troubles mentaux vraiment rares comme les dédoublements de personnalité.

- Ce que vous dites sur la façon dont la réanimation cardiaque est traitée dans les films et les séries est intéressant : tous les gens semblent être sauvés. Ne pensez-vous pas que dans les films traitant de la schizophrénie, c'est exactement le contraire ? Que la plupart du temps, il est impossible pour la personne atteinte de schizophrénie d'avoir une vie plus ou moins normale ?

Oui, absolument, dans la schizophrénie, il y a beaucoup de niveaux : certains malades ne s'en sortent pas, d'autres très bien et évidemment le cinéma se souvient toujours des cas les plus dramatiques (les gens qui se suicident ou qui tuent d'autres personnes par exemple) mais en réalité, il y a beaucoup de personnes schizophrènes qui vivent et travaillent, et qui suivent un traitement pour traiter leur maladie. La schizophrénie est un spectre, donc ce n'est pas noir et blanc. Cette représentation n'aide pas les gens à savoir ce qu'est réellement la schizophrénie. Les gens pensent qu'un schizophrène est une personne qui a perdu tout contact avec la réalité et que c'est irréversible alors qu'il y a beaucoup de gens qui ont une schizophrénie facile à gérer.

- Que devrait faire l'industrie cinématographique pour traiter au mieux les maladies mentales à l'écran ?

Tout d'abord, elle doit faire plus de recherches sur les maladies mentales, engager des experts. Et pour les acteurs, qu'ils aient des discussions avec les patients pour mieux comprendre comment c'est de vivre avec une maladie mentale, afin de savoir comment mieux les représenter. Malheureusement, ce sont les cas les plus dramatiques qui font la une des journaux télévisés alors que la schizophrénie est qu'elle va et vient. Parfois, il peut y avoir quelques semaines pendant lesquelles vous êtes vraiment mal, puis vous êtes traité et vous revenez à un niveau stable, puis vous devenez en quelque sorte plus déséquilibré. Ce n'est pas toujours constant, ce n'est pas toujours très grave et ce n'est pas toujours complètement guérissable, c'est donc une maladie chronique qui va de haut en bas. Ils devraient peut-être aussi montrer que la plupart des personnes atteintes de schizophrénie sont comme ça ou que peu de gens sont schizophrènes alors qu'ils n'ont

aucun problème dans la vie ou qu'il y a aussi très peu de malades qui tuent tout le monde...